

Souvenirs de la Guerre
de
1914 –1918

SOUVENIRS
Extraits

de notations journalières portées
sur des carnets de route (C.R.)
et de la correspondance adressée à l'arrière.

Maurice Calmettes

Sergent Télégraphiste

Détachement de sapeurs du 8^{ème} Génie

affecté à la 2^{ème} Division de Cavalerie

(Division de couverture de l'Est

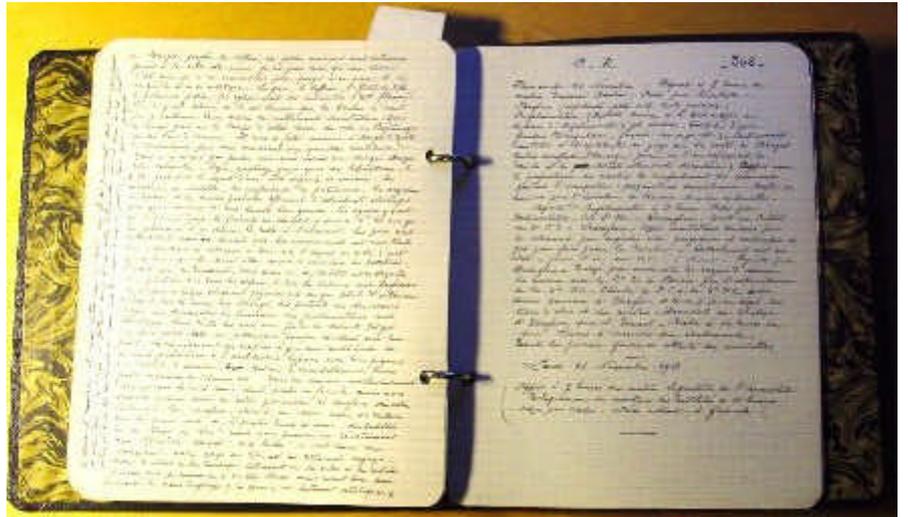
faisant partie du 20^{ème} Corps et

en garnison en temps de paix à Nancy-Luneville et
pont à Mousson)

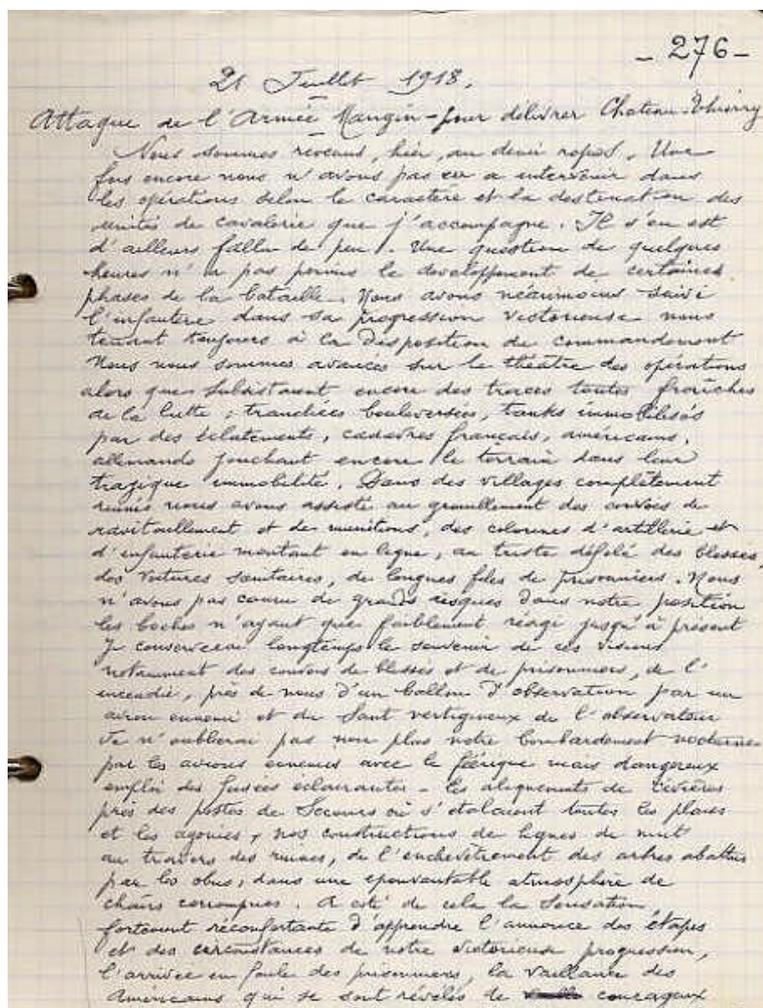


Notes des éditeurs :

Les pages suivantes ayant été extraites des souvenirs de guerre 1914-1918 de **Maurice Calmettes**.



La numérotation d'origine a été conservée en dessous de la numérotation du présent document pour pouvoir se reporter au texte complet plus facilement. Elle apparaît entre tirets, comme sur le document original..



-P 1-

Notes préliminaires

On a dit, à juste titre, que la télégraphie militaire (télégraphe, téléphone, radio, signalisation etc ...) était l'arme du Commandement.

Elle lui permet :

- ? de demeurer constamment en liaison avec les unités placées sous ses ordres.
 - ? d'être renseigné, à tout moment et en toutes circonstances sur le déroulement des opérations, leurs incidences et leurs résultats.
 - ? d'obtenir, dans le moindre délai, les indications données par les divers éléments d'observation, de l'ennemi, dont il dispose.
 - ? d'assurer, par ses liaisons avec l'arrière, le ravitaillement en munitions et en vivres, l'évacuation des blessés et malades, le renforcement des effectifs, le remplacement du matériel détruit ou usagé.
-

En conséquence, les formations de télégraphe militaire doivent être, en campagne, de jour et de nuit, et quelles que soient les circonstances, à l'entière disposition des divers échelons du commandement, armée, corps d'armée, division, brigade et régiment.

Pendant la guerre de 1914-1918, ce sont les régiments de télégraphies du génie : 8^{ème} – 18^{ème} – 21^{ème} qui ont accompli cette tâche aux échelons de l'armée, du Corps d'armée et de la division, les liaisons entre l'état major d'une brigade et ses régiments, d'une part, entre les divers éléments d'un régiment, d'autre part, étant assurées par une section régimentaire (infanterie ou cavalerie) ayant reçu une formation spéciale.



Les détachements de sapeurs télégraphistes mis à la disposition du Commandement étaient, naturellement, d'importance décroissante de l'armée à la division.

Le détachement mis, dès le début de la guerre, (5 août 1914) à la disposition de la 2^{ème} Division de Cavalerie (2^{ème} DC), partie du 20^{ème} Corps dont elle formait l'élément de reconnaissance, comprenait initialement :

1 lieutenant – 1 adjudant – 1 sergent – 2 caporaux, quinze sapeurs télégraphistes – 2 camionnettes auto, avec leur chauffeur, pour le transport rapide des hommes et du matériel léger – deux fourgons à deux chevaux, avec leur sapeur conducteur, pour le transport de matériel plus lourd plus six bicyclettes.

Par la suite, le personnel a été augmenté d'une dizaine d'unités et le matériel complété par un camion pour le transport du matériel lourd, une voiture poste de TSF et deux dérouleuses dites "dérouleuses anglaises", traînées par quatre chevaux, et comprenant un bât rectangulaire, porteur de 4 bobines, sur chacune desquelles étaient enroulés 2 km de gros câble de campagne.

La composition et l'équipement de ce détachement avaient été essentiellement prévus pour une guerre de mouvement avec large utilisation de la cavalerie, et devaient, ce qu'il a fait en toutes circonstances, pouvoir suivre, dans leurs déplacements de toute nature, l'Etat Major et les régiments de cavalerie de la Division.

Le Détachement de Sapeurs télégraphistes de la Division avait pour mission, dans ces déplacements, d'assurer la liaison de l'Etat Major avec ses propres éléments et, éventuellement les formations voisines et, en règle générale, de précéder l'Etat Major et ses services, dans leur nouveau cantonnement ou situation, afin que le Général et ses collaborateurs immédiats se trouvent, dès leur arrivée, reliés téléphoniquement avec l'Etat Major de chacune des trois brigades de Cavalerie de la Division, avec le groupe d'artillerie (dite artillerie volante formée de canons de 75),

- 3 -

le groupe d'infanterie cycliste (soutien d'infanterie formé de chasseurs à pied munis de bicyclettes pliantes) et avec les services propres de l'état Major : Intendance, Service de Santé, Trésor et Postes, enfin avec les chambres, le cas échéant, du Chef d'Etat major et de l'Officier du service de nuit.

Une équipe réduite, demeurée dans le cantonnement, ou le poste de commandement précédent, équipe dite " de permanence " était chargée, après le départ de l'Etat Major, de procéder au relèvement des lignes désormais sans objet, c'est à dire, à la récupération du câble de campagne et du matériel devenu inutile, de prendre les messages téléphoniques attardés et, après centralisation et vérification du dit matériel précédemment utilisé, de le charger dans la camionnette et de rejoindre le nouveau cantonnement ou poste de commandement.

Les attributions des Sapeurs Télégraphistes consistaient donc pour établir les liaisons prescrites :

? : à utiliser les circuits téléphoniques de l'administration des P.T.T. (lignes fixes) au moyen de dérivations prises en haut des poteaux ou sur les potelets ou herses placés dans les façades ou les toits des maisons.

2 : à suppléer à l'absence de lignes fixes par le déroulement, en tous chemins, routes, champs et terrains, de câble de campagne (opérations dites constructions de lignes) et en plaçant ce câble soit sur des arbres, soit même à terre à partir de 1916 lorsqu'ils ont pu disposer du gros câble de campagne des dérouleuses.

3 : d'établir, avec l'aide de sections de travailleurs, des réseaux souterrains en câble sans plomb placé au fond des tranchées du 2 mètres de profondeur et 0 mètre 50 de large, ces réseaux étant complétés de boîtes de coupures (guerre de tranchées avec positions fixes de l'artillerie et des unités).

4 : de relever les dérangements, c'est à dire en toutes circonstances même périlleuses, de rétablir les communications en réparant, soit les coupures de fil, soit les dérangements d'installations.

5 : enfin, d'assurer, de jour comme de nuit, le service de poste central de l'Etat Major (standard de campagne) ainsi que les postes secondaires de brigade et la remise des messages par les plantons à leur disposition.

Note

Pour plus de clarté dans la lecture, les extraits de la correspondance adressée à l'arrière indiquent, à l'aide des notes prises sur les carnets de route les lieux d'où les lettres ont été envoyées.

En réalité, en raison de la censure militaire, les lettres ne portaient que très rarement l'indication de leur lieu d'origine.

Abréviations

CA	–	Corps d'Armée
CC	–	Corps de Cavalerie
QG	–	Quartier Général
EM	–	Etat Major
DI	–	Division d'Infanterie
DC	–	Division de Cavalerie
PC	–	Poste de Commandement
RI	–	Régiment d'Infanterie
RC	–	Régiment de Cavalerie
BD	–	Brigade de Dragons
BC4	–	Brigade de Cavalerie Légère (chasseurs à cheval)
TM	–	Transports Militaires par convois de camions

La 2^{ème} Division de Cavalerie était essentiellement formée de deux Brigades de Dragons - 4^{ème} - 8^{ème} - 12^{ème} et 31^{ème} dragons et d'une Brigade de Cavalerie Légère 17^{ème} et 18^{ème} chasseurs à cheval soutenus par un groupe du 8^{ème} Régiment d'Artillerie formé de batteries de pièces de 75 (dites batteries volantes) et d'un groupe de chasseurs à pied muni de bicyclettes pliantes, dits (chasseurs cyclistes).

Année

1914

Mobilisation

- 6 -

C-R

A Toulouse, le 1^{er} Août 1914

4h de l'après-midi. Déclaration de la mobilisation générale. Personnellement Mobilisable sans délai. Ordre de rejoindre le Mont-Valérien dans le plus bref délai.

A 5h Réunion par le Préfet dans son cabinet, des employés mobilisables - Allocution et vœux - Préfet M. Hyérard - Adieux au Secrétaire Général M. Mireur - à mon chef de division M. Laporte - à mes collègues.

A 6h Commence préparatifs de départ – Achète bas de laine, gros souliers etc.

Dans la soirée, arrivée de mon père et de ma tante.

Dimanche 2 Août 1914

11h30 Adieux à la famille – A midi, départ de la gare Matabiau – Au cours du voyage : voies gardées militairement par des territoriaux – résolution et fermeté des mobilisés, trains bondés.

Arrivé à Paris à minuit et demie – Pas de correspondance à la gare St Lazare – Parti à la recherche d'un hôtel pour la nuit – Morne aspect de la capitale – Feux des projecteurs fouillant les ténèbres – Assiste au pillage d'une laiterie Maggi, supposée allemande, par une bande d'individus d'aspect douteux et de jeunes gens – Trouve chambre dans un hôtel borgne de la rue de Provence.

Lundi 3 août 1914

Départ de la gare St Lazare à 5 heures du matin – Arrivé au fort du Mont Valérien à 6 heures – Trouvé nombreux anciens camarades du Central Télégraphique de Paris : Dusserre, Bonnet, Bouchardon etc ...

A 9 heures : Habillé au magasin de la Compagnie et non au dépôt central d'habillement.

A 17 heures : Revue du Capitaine Colonel en tenue de guerre (Premier détachement quittant le fort du Mont Valérien à destination de la frontière de l'Est).

Correspondance

Mont-Valérien, 3 Août 1914

J'écris du bureau de mon ami, l'adjudant Bonnet. J'y ai fui le tumulte et la fièvre inouïe qui nous secoue tous et fait vibrer nos nerfs.

Je suis arrivé, hier soir à Paris, à minuit et demie après avoir traversé des campagnes désertes où restent, encore, à l'abandon, charrettes, charrues, meules de blé et de foin.

Dans toutes les gares, une affluence énorme de gens et, sur tous les visages : appelés, parents, amis, spectateurs, le calme, le sang-froid, la détermination se lisent terriblement évocateurs de notre bon droit et de notre espoir en une prochaine victoire.

Je n'ai pu arriver au fort que ce matin à six heures. Tout aujourd'hui, le flot des arrivants a transformé la cour, les locaux et les dépendances du fort en un grouillements d'hommes de vingt à quarante cinq ans. Le fort ne sera gardé que par les dernières classes de territoriale. L'organisation de la mobilisation paraît parfaite. La composition des corps, des compagnies, des détachements est fixée d'avance. En arrivant, on connaît presque tout de suite son affectation, et tous, car bien peu manquent à l'appel, se résignent courageusement, avec à peine un peu de mélancolie, à l'arrêt de leur destin et aux décisions des chefs qui font l'appel des groupes.

Arrivé à sept heures, ce matin, j'ai été tout de suite habillé de neuf, j'ai reçu les vivres de réserve, soixante dix-huit cartouches et, cette nuit, à deux heures du matin, des autos vont nous transporter à Noisy-le-Sec d'où nous serons dirigés sur Pont Saint Vincent, près de Lunéville. Tout notre détachement se compose pour le moment de réservistes, le caporal qui marche avec moi est un homme de 34 ans, père de trois enfants. Mon sergent de section, ancien camarade d'activé, est celui dont je t'avais récemment annoncé le succès comme deuxième pris du Conservatoire de Paris. Nous nous sommes tous retrouvés ici. Plus de deux cents employés du Central Télégraphique de Paris sont mobilisés, Boisson, Philippon, Dusserre etc etc...

- 7 bis -

Tous sont là, un peu tristes, mais résolus à faire leur devoir sans l'ombre d'hésitation, sans chercher ce qui serait d'ailleurs impossible, les désignations étant faites d'avance, à se défiler.

De tous les coins de Paris, Montmartre, Panthéon, Tour Eiffel, Arc de Triomphe, de puissants projecteurs fouillent la nuit, l'horizon. Nous ne savons rien de l'extérieur. Aucune nouvelle ne nous parvient et cette ignorance est ce qu'il y a de plus pénible en ce moment.

Correspondance

En cours de route 4 août 1914 – 10h matin

Le sort en est jeté. Avec vingt camarades, je roule vers la frontière. Notre petit détachement est affecté à la 2^{ème} Division de Cavalerie. Montés dans deux camionnettes automobiles de livraison des Magasins Louvre, aménagés pour notre transport pendant la durée de la campagne, nous devons suivre la cavalerie, ses évolutions et exploiter les bureaux de poste ou postes de campagne où se tiendront les Etats Majors de la division et des brigades qui la composent. Nous devons nous mettre à Pont St-Vincent sous le commandement d'un officier de réserve du 8^{ème} Génie. La mobilisation paraît se faire automatiquement avec un ordre admirable – ou a évacué de Toul, Verdun, Nancy toutes les bouches inutiles. Sur tout le parcours, nous sommes salués par des ovations enthousiastes. Nous faisons le trajet depuis Paris en wagons de première classe où nous nous prélassons à six par compartiment - Toujours autant de pris sur la suite. La paix, les beaux jours paisibles reviendront - Maintenant c'est l'heure de faire son devoir.

Premiers engagements

sur le

front

de Lorraine

Bataille
de
Sarrebouurg
et
repli sur la France

- 19 -

Carnet de route (extrait) ---/--- Repliés sur la gare de Deutsch Avricourt dans bâtiment isolé. Pris dérivation sur les circuits de la grande herse de la gare en pleine nuit. Visité les appartements du chef de gare avec lanterne et mousqueton chargé à la main. Découvert réserve du buffet. Le matin, remarqué villas mises au pillage : meubles éventrés, glaces et vaisselle brisées et débris éparpillés, lingerie, papiers, correspondance gisant à terre. Avant départ, fini de déménager le buffet dont le gérant avait été arrêté la veille. Emporté vins, chocolat, cigares etc.

Vendredi 21 août

Reculé encore jusqu'à Repaix par Avricourt, Cogny. Angoisse générale produite par crainte de revers sérieux. De Repaix passé par Blamont. Cohue indescriptible de convois produite par retraite anticipée (soldats en débandade). Passé par Goudrexon – Ogeviller. Vision hallucinante. Sur la route, à 10h du soir : quadruple flot de dragons sur un des bords de la route, de chasseurs sur l'autre, au milieu, d'interminables convois de voitures et autos, la compagnie cycliste au milieu, le tout crûment éclairé par les phares des autos. Couché le soir à St Clément.

Samedi 22 août

Réveillés en sursaut à 2 heures du matin par les cris "au feu". Violent incendie d'une grange. Soldats et habitants aux pompes et à la chaîne. Incendie localisé à une grange et deux maisons. Au petit jour vu passer Zeppelin, à grande hauteur, à travers les nuages. Appris rapide avance des allemands sur Lunéville, Nancy, Neufchateau et prise de Lunéville. Angoisse, doutes, crainte renouvellement défaite de 1870.

Dimanche 23 août

Continué à battre en retraite. Déprimant stationnement. Vu passer interminables convois dans chemin étroit et défoncé. Triste spectacle de la fuite des habitants : vieillards, femmes seules, affolées poussant des voitures d'enfants. Arrivés à Moyen. Spectacle affolant de l'artillerie lourde et des dragons descendant à toute allure une côte terminée par un brusque virage. -/-

- 20 -

Bataille
de
Rozelieures

- 21 -

(extrait) C.R.

---/--- Intense flot de voitures, hommes, chevaux. Réveillés à peine mis en route sur Vallois. Recueilli, dans l'auto, un lieutenant du 81^{ème} d'infanterie de Rodez blessé au bras par un shrapnel (conversation montrant l'évidence du manque d'instruction militaire et de prudence des troupes du midi). Obligation de les rallier, parfois, revolver au poing sous le feu de l'ennemi. Beaucoup de tués parmi les officiers. Troupes du midi auraient eu une valeur égale à celles de l'Est si elles avaient été mieux éduquées et entraînées. A Moyen, recherche des chauffeurs endormis dans une grange. Reparti sans avoir dormi.

Lundi 24 août. Partis de Moyen pour Einvaux. Progression constante de l'ennemi. Envoyé au bureau de Bayon, menacé par l'ennemi. Occupé le bureau. Commencement d'une grande bataille dans la région Clayeures, Einvaux, Rozelieures. Combats très meurtriers. Arrivée de nombreux blessés à l'hôpital de Bayon. Pièces d'artillerie abandonnées et reprises (Boutade d'un lieutenant d'artillerie regrettant des poulets laissés dans un caisson).

Mardi 25 août. Continué à occuper le poste de Bayon. Poursuite du combat. Rendu honneurs à deux soldats morts à l'hôpital. (Arrivée d'un officier de marine à cheval, le corps traversé d'une balle, la tunique rouge de sang). Long défilé de nombreux blessés. Accentuation victorieuse de notre résistance. Impossibilité de poursuivre l'ennemi par suite de la fatigue de la cavalerie depuis le début des hostilités.

Mercredi 26 août. Resté en service au poste de Bayon. Causé avec un légionnaire porteur de sept décorations, récemment libéré et réengagé au 2^{ème} bataillon de chasseurs à pied pour la durée de la guerre.

Jeudi 27 août. Resté à Bayon. Rendu émouvants honneurs à six blessés morts à l'hôpital, honneurs rendus par les hommes de nos deux secteurs de télégraphistes.

Défense de

la trouée

de

Commercy

- 25 -

C.R. (extrait)

Dimanche 6 septembre. Passé journée à Art sur Meurthe. Continué soins au Lieutenant. Premiers symptômes de la maladie d'Appert.

Lundi 7 septembre. Parti d'Art sur Meurthe à 3 heures du matin en laissant locaux en parfait état. Fait constater par le Maire, l'état des lieux. Arrivé à Gondreville. Resté au bureau avec quatre hommes et la petite auto. Remarqué Fort de Lussey après avoir quitté Art-sur-Meurthe à 6 heures, après avoir passé sous la ligne des forts et des batteries. Remarqué casernement dépendant des forts. Remarquable route de Toul à Verdun. Arrêtés par de nombreuses patrouilles. Impression ressentie durant la route, assis en lapin sur marche pied de l'auto pour reconnaître la route à la nuit tombante comme chef de détachement. Arrivé à Mesnil-la-Tour. Installé poste du quartier Général. Rien pour dîner. Couché sans manger.

Mardi 8 septembre 1914. Passé nuit au Quartier Général de Mesnil-la-Tour. Parti à midi pour Burnécourt. Salués par obus tombés à peu de distance de l'auto. Action de la 2^{ème} division de Cavalerie sur flanc de l'armée allemande assiégeant Troyon. Passé Moutsec, désert, visité le matin par les uhbans. Arrivée à Apremont. Remarqué fort d'Apremont et lisière de la forêt d'Apremont. D'Apremont, envoyé à Commercy. Trajet sur la lisière de bois occupés par les allemands. Route effectuée feux éteints, mousquetons chargés. Passé par Pont sur Meuse. Arrêtés par nos patrouilles sur le qui-vive. Arrivé à Commercy à minuit et demie après avoir évité le pont de Commercy barré et miné. Installé poste à la gare de la Société économique. Pendant la nuit, obligé de conduire Appert à l'hôpital.

Mercredi 9. Séjourné à la gare de Commercy. Installation confortable dans la petite gare. Inquiétudes de la population par suite d'assauts répétés de l'ennemi contre le fort de Troyon pour forcer trouée de Spada, encercler Verdun et marcher sur Châlons sur Marne. Rendu visite à M. Hyérard, père du préfet de la Haute-Garonne. Rencontre Dubois de Paris Central au bureau de Commercy.

C R

- 26 -

Jeudi 10 septembre 1914.

Demeuré à Commercy. Appris assauts infructueux des allemands contre le fort de Troyon tenant toujours malgré appels téléphoniques sur situation désespérée de la défense. Installé poste à la gare de l'Est de Commercy. Passage des premiers renforts. Passage des trains de blessés, y compris blessés allemands. Appris destruction des trois batteries d'obusiers allemands par l'artillerie de notre division.

Vendredi 11 septembre 1914. Resté Commercy. Allé voir le père de M. Hyérard. Appris départ in extremis des cavaliers télégraphistes abandonnés à Buxières, faute d'ordres par leur peloton de soutien. Allé à l'hôpital de Commercy voir Appert. Triste spectacle des salles de blessés avec plaies et ravages occasionnés par les éclats d'obus et leurs membres criblés de Shrapnels. Nombreux blessés du 156^{ème} demeurés trois jours sans soins en première ligne, mangeant des navets et fraternisant avec blessés allemands.

Samedi 12 septembre. Demeuré Commercy dans inaction à peu près totale. Commencement de violentes pluies. Amabilité du chef de gare pour favoriser popote.

Dimanche 13 septembre. Resté gare de Commercy sans incident. Couché à la poste. Appris dégagement du fort de Troyon.

Lundi 14 septembre. Reste Commercy. Arrivée de l'Etat Major de la 2^{ème} armée. Transport incessant de troupes de renfort. Passage de deux bataillons de chasseurs entassés dans des autobus. Passage de trains portant des pièces de Liège

Mardi 15 septembre. Resté Commercy. Belle arrivée de deux escadrilles de monoplans et de biplans. Le matin visite de trois officiers du 5^{ème} Génie (chemins de fer). Le soir, arrivée de quatre trains de la Société économique avec le personnel de la Compagnie retournant à son poste. Visite d'adieux au père de M. Hyérard.

C R

- 28 -

Dimanche 20 septembre 1914.

Resté à Broussey. Allé à Appremont chercher de la viande pour la popote. Assuré service au téléphone près de l'Etat Major. Offensive allemande sur Xivray.

Lundi 21 septembre

Continué service au poste de la Mairie de Broussey. Evacuation sur Commercy de Danney, malade d'une angine.

Mardi 22 septembre

Violente offensive allemande cherchant à conquérir les hauteurs de Beaumont à Rambucourt. Défense acharnée de notre division. Batteries en position derrière le château de Bouconville et crêtes de Rambucourt. Assisté du haut de la mairie au duel d'artillerie. Facilités obtenues de l'instituteur pour faire cuisine. Cordiale hospitalité de sa part.

Mercredi 23 septembre

Défense acharnée de la division sur la ligne Rambucourt-Boucouville. Situation critique des sapeurs télégraphistes chargés de tenir le poste de Rambucourt pendant huit heures sous les obus. A deux heures, installer une batterie et une pièce lourde en lisière de Broussey. Départ du lieutenant avec deux hommes du détachement pour rétablir communication de Rambucourt à Broussey. A 4 heures, premiers obus de 240 envoyés sur batterie et pièce lourde de 155. Continué à téléphoner ordres à la mairie, auprès de l'Etat Major réuni autour du Général. Chute de plus en plus rapprochée de gros obus, les derniers tombés devant la mairie. Vitres pulvérisées, jaillissement de terre et de cailloux. Egaillement des services de l'Etat Major, secrétaires, plantons cyclistes, etc. Départ des officiers. Ordre de repliement du Général. Mise en marche de notre auto sous pluie d'obus. Rassemblé couvertures, musettes, bidons, appareils, etc. Rien oublié. Entassement des habitants dans la cave de la mairie. Lamentable arrivée de deux pauvres vieillards s'affaissant devant les roues de l'auto et nous obligeant à les relever.

Mercredi 30 septembre

Quitté Broussey à 4 heures. Construit ligne, dans prés gelés et glacés par la rosée matinale afin de relier ferme de Bricourt à Gironville. Relié poste à mairie de Gironville et installé poste du quartier général. Belle vue sur la vallée de la Woëvre, les hauts de Meuse, la ligne des forts et batteries.

Jeudi 1^{er} octobre. Resté à Gironville. Bombardement des hauteurs d'Apremont, Loupmont, Montsec par le fort de Gironville et nos batteries. Vu, avec la lunette du poste optique, l'éclatement de nos obus sur les hauteurs d'Apremont. Passage incessant des blessés de l'infanterie coloniale du Général Marchand, hachés, au-dessus d'Apremont, sur des retranchements garnis de fils d'acier barbelé.

Vendredi 2 octobre. Resté Gironville. Brume épaisse sur toute la Woëvre. Situation inchangée. Retranchements opposés à retranchements (Début de la guerre des tranchées).

Samedi 3 octobre. Resté la matinée à Gironville. Après-midi replié le poste. Laissé la place à l'Etat Major de l'armée du Général Dubail. Parti pour Vignot par jolie route boisée, au revers du fort de Gironville. Relié la mairie de Vignot à un poste d'abonné de Commercy. Ligne finie à 9 heures ½ du soir sur bord du canal. Fait raccord sur grand poteau télégraphique. Bruit de la fusillade. (Sensation éprouvée au clair de lune, sur le bord du canal, en entendant le crépitement de la fusillade apporté par le vent).

Dimanche 4 octobre. Allé, pendant la matinée, en corvée d'ordinaire à Commercy. Ralliement et concentration après relevé, de notre division à Vignot. Dîné avec un lieutenant du groupe cycliste. (Détails sur la prise de Rozelieures par notre groupe cycliste de chasseurs).

Correspondance

- 36 -

22 octobre 1914

La physionomie de la guerre actuelle, son évolution, qui dérouté quelque peu les prévisions des premiers jours, qui transforme en guerre de siège ce que l'on croyait être une brève et ardente ruée en avant, nous condamne à un genre particulier de courage : l'endurance et la patience. Ce sont deux qualités que l'on n'aurait pas cru françaises et, pourtant les combattants montrent chaque jour, qu'elles le sont foncièrement. Le caractère dominant de guerre de tranchée que prend la campagne et le rôle primordial joué par l'infanterie et l'artillerie, condamne notre division à une activité très irrégulière, d'éléments de rapide renfort en certains points menacés. Par une conséquence inattendue de l'attaque allemande sur le nord de la France, du rôle secondaire de l'arme que j'accompagne, le corps de couverture et de premier choc que constitue la cavalerie se trouve moins exposé.

Depuis près d'une quinzaine de jours, nous demeurons inactifs dans la région occupée, il y a trois semaines, par l'ennemi. La moitié des maisons détruites, les murs calcinés, les tombes fraîches, les tranchées abandonnées, les croix de bois, les relents écoeurants, les vestiges de luttés récentes y parlent plus éloquemment que les paroles et les récits. La vue d'un récent champ de bataille est terrible, sans doute, mais ne donne pas la nausée comme celle d'un charnier à peine recouvert de quelques centimètres de terre. Cette morne immobilité enveloppante est déprimante au-dessus de toutes expressions.

Correspondance

Blainville sur l'eau, 11 décembre 1914

Nous sommes toujours en stationnement à Blainville. Le long séjour que nous y faisons nous a permis de prendre toutes précautions nécessaires contre le froid et, partout, une solide et pratique installation a remplacé le provisoire des premiers jours. Je couche dans le poste téléphonique, lequel est situé dans une petite pièce de la mairie. Nous y avons installé un poêle, l'électricité et depuis quelques jours, je m'offre même le luxe, inconnu depuis des mois, de coucher dans des draps. La région n'a pas un aspect très riant. La plupart des villages sont ruinés par les bombardements et l'occupation allemande, les champs sont dévastés, hachés de tranchées abandonnées où gisent, encore, des vestiges des luttes passées. Dans tous les environs, les croix de bois pullulent et il y existe de véritables charniers. L'autre jour, en réparant une ligne et en heurtant un vieux soulier du bout de mon godillot, j'ai amené un pied humain en putréfaction. Les allemands en battant en retraite ont, dans certains endroits, à peine recouvert leurs morts. La vie reprend peu à peu dans ces régions, pourtant si éprouvées, et le paysan lorrain, froid, taciturne est admirable de résignation et d'opiniâtreté. Il revient habiter sa maison en ruines, bouche, avec des moyens de fortune, les trous d'obus, reprend la charrue au risque de sauter à chaque instant en heurtant des projectiles non éclatés. Les épreuves, les boutiques, quoique pillées, se rouvrent à nouveau et les femmes, les vieux, les enfants reprennent le commerce paralysé par le départ des hommes valides et l'invasion néfaste.

Je crois que nous sommes encore ici pour quelque temps. Un peu en retrait de la frontière, notre division y va de temps en temps faire un tour afin de voir si les tranchées sont toujours à la même place. Notre cavalerie et notre groupe cycliste prêtent l'appui de leur mobilité aux effectifs d'infanterie française qui gardent la frontière. Pendant deux ou trois jours, on fait beaucoup de bruit sans se faire trop de mal puis tout le monde regagne ses cantonnements.

- 40 bis-

Les allemands sont aussi solidement retranchés que nous. Leurs troupes sont, surtout, des troupes de landwer. Néanmoins eux aussi profitent de la quiétude actuelle pour se retrancher et nous préparer quelques obstacles sérieux lorsque nous voudrons aller de l'avant. Je suppose que nous ne bougerons d'ici qu'au moment de l'offensive générale et que notre action ne sera que le contre-coup des mouvements qui se produiront en Flandre et en Prusse Orientale. Quand décrocherons-nous? That is the question. Le généralissime doit seul en être juge. Notre esprit, à ce point de vue, est d'ailleurs excellent. Sans distinction d'opinion, tout le monde rivalise de patience, de philosophie, de confiance et d'optimisme. Dans notre division, où sont rapprochés des éléments très divers, on a peine à discerner les différences sociales, quant aux dissentiments politiques, il n'en est plus question. Je suis toujours chef de poste à l'Etat Major, très bien apprécié par les officiers du dit Etat Major et assez indépendant.

Je demeure en excellente santé grâce à l'habitude que j'ai prise, étant jeune, de ne pas trop frileusement m'emmitoufler, je supporte très aisément les assez brusques variations de température du climat lorrain, climat continental assez différent de celui de nos régions, et je n'ai pas eu encore le moindre rhume.

Notre inaction est d'ailleurs mise à profit pour modifier sensiblement l'équipement guerrier des dragons et chasseurs à cheval de notre division. On leur a donné le mousqueton à la place de la carabine et, de la sorte, armés de la baïonnette qui peut s'y fixer, ils seront aussi aptes à la guerre de tranchées, aux assauts à pied, à la baïonnette, qu'aux charges de cavalerie. C'est d'ailleurs assez plaisant de les voir faire de l'école de fantassins avec la plus louable application.

Année

1915

Correspondance

Blainville sur l'eau –21 janvier 1915

Ma vie à Blainville s'écoule dans la quiétude la plus absolue. Peut-être quand nous reprendrons l'offensive, aurais-je une existence plus mouvementée mais, pour l'instant, nous ne courrons aucun danger. Nous ne faisons rien, absolument rien que moisir, en expectative, dans le moins intéressant des cantonnements. Et nous y sommes peut-être, pour un mois et demi encore. Dans la guerre, sous sa forme actuelle, la cavalerie joue un rôle tellement secondaire que notre inaction n'a rien de surprenant.

J'ai été très surpris et quelque peu écœuré d'apprendre que tant de personnes contribuaient vaillamment à la défense nationale dans les rues de Toulouse. Cette multitude d'"embusqués" n'est certes pas à l'honneur des grandes cités méridionales. La politique y a, déjà, eu d'assez funestes effets dans la préparation militaire de notre armée pour que l'abus des recommandations, dans les circonstances actuelles, ne soit pas profondément déplorable. A ce point de vue, l'esprit patriotique des populations lorraines est autrement réconfortant. Il faut dire que le spectacle des horreurs de l'invasion est autrement éloquent que les récits que peuvent faire les journaux. Ici, les villages ne sont guère peuplés que de vieillards, de femmes et d'enfants. D'ailleurs, ne serions-nous qu'une minorité à faire notre devoir que je serais heureux d'en faire partie. Sans imprudences, mais sans hésitations, je remplirai, jusqu'au terme de la campagne, le rôle qui me sera assigné par les circonstances.

Quant aux valeureux combattants de l'arrière qui font des effets rue d'Alsace, il n'y a qu'à les inviter à venir, ici, nous tenir compagnie sur la frontière. Il y feront connaissance avec d'autres concerts que celui du Café des Américains. Il y verront des tombes, des tranchées pleines d'eau, des villages en ruines autrement évocateurs que les photos du hall de la "Dépêche". Enfin, s'ils ont à exalter leur fièvre patriotique, le froid et la neige du climat lorrain leur serviront à souhait.

Correspondance

Damelevières, 24 janvier 1915

Je viens de quitter, ce matin, l'Etat Major de la division pour venir occuper le poste de Damelevières à 1 kilomètre $\frac{1}{2}$ de Blainville sur l'eau. C'est un tout petit village où cantonnent un Général de brigade, son Etat Major et deux escadrons de dragons. Je vais m'y "raser" encore plus qu'à Blainville et ce n'est pas peu dire !

Je suis toujours en excellente santé, complètement à l'abri de tout danger. Les journées sont interminables, la température humide et froide, le ciel gris. Je m'embête effroyablement. Tout concourt à vous donner le "cafard" et à certains moments, je mangerais le téléphone. A la pensée que je risque d'y demeurer à côté, sans bouger, pendant encore des semaines, j'ai les nerfs à fleur de peau.

Correspondance

Blainville S/l'eau, 14 février 1915

Il y a une quinzaine de jours, nous avons failli partir et cette alerte m'a valu un regain d'occupations. On m'a fait quitter Damelevières, après un séjour d'une semaine et demie pour me faire reprendre mes anciennes fonctions à la mairie de Blainville. Dès mon arrivée, notre lieutenant m'a chargé de remettre, au plus vite le matériel en état en prévision de la prochaine activité. Depuis plus de quinze jours, je ne fais que préparer et garnir les sacoches d'ouvriers monteurs, vérifier les appareils, monter des piles sèches, confectionner de petits rouleaux de caoutchouc, de ruban goudronné, des couronnes de ficelle goudronnée, de fils à ligatures, etc. Je viens de préparer plus d'une centaine de petites piles sèches en les bourrant avec de petits morceaux d'éponge imbibés de dissolution ammoniacale, le tout recouvert de paraffine, etc, etc. Je suis, en outre, chargé de la comptabilité de tout le matériel de notre détachement : celui que nous avons emporté à la mobilisation, celui que nous avons récupéré dans les bureaux de poste abandonnés ou réquisitionnés le cas échéant, enfin celui qui nous a été récemment envoyé par le dépôt central (comme par hasard, ce dernier n'avait pas été apprêté). Etant responsable de l'entretien en bon état du matériel et de faire procéder, autant que possible, aux réparations nécessaires, je considère qu'il est de mon devoir de veiller scrupuleusement à ce que tout soit en bon état afin qu'en action, le jour où notre rôle devient essentiel, nous soyons, tant par le matériel que par notre bonne volonté, à la hauteur de notre tâche. Mes attributions en ce qui concerne le matériel ne me dispensant pas de mon service auprès de l'Etat Major, j'ai donc été ces derniers jours, assez occupé mais cela n'a pas duré.

Je continue à être à 20 kilomètres du front dans le plus paisible et le plus monotone des cantonnements. Le service des tranchées de notre secteur est fait par des divisions d'infanterie qui ont leurs équipes de téléphonistes particulières.

Correspondance

Merviller, 8 mars 1915

Depuis des semaines, je réclamaï à grands cris de la nouveauté et du mouvement. Je viens d'être servi à souhait. Depuis huit jours, je " bourlingue " d'une telle manière que je serais presque tenté de trouver la transition trop brutale. Mardi dernier, toute la division a décampé, un beau matin, pour venir " toujours en vitesse " opérer dans la région Baccarat –Badonvilliers.

Un moment d'accalmie va enfin me permettre d'adresser de mes nouvelles et de me reposer un peu, repos dont j'avais passablement besoin. Je n'ai pourtant pas à me plaindre et les dragons ou les territoriaux qui assurent, la nuit, la garde des tranchées avancées sont beaucoup plus à plaindre que moi, je ne suis guère en danger et me porte à ravir.

Récemment, à la faveur d'un après-midi, un peu moins mauvais, et où le soleil a fait son apparition, je suis allé en mission à Raon l'Etape. J'ai fait en auto, une délicieuse randonnée à travers les bois de sapins qui revêtent, de leur noir manteau, les sommets arrondis des derniers contreforts des Vosges.

- 58 bis -

---/---

Mon existence se résume donc à passer une journée à m'énerver devant le standard du téléphone et, le lendemain, à "vaser " dans les deux seules et principales rues du cantonnement. C'est d'un mortel ennui et je finis par devenir tout à fait neurasthénique. Je ne suis pas d'ailleurs le seul, mais, qu'y faire ? A quelques kilomètres, de notre côté et du côté opposé, les tranchées et les réseaux de fil de fer barbelé s'opposent, mutuellement, une infranchissable barrière. De temps en temps quelques patrouilles se heurtent, une attaque est esquissée, de part et d'autre, sans grande conviction puis tout retombe dans le calme, un calme interminable et désespérant.

Je me résigne très volontiers à la malpropreté, à la promiscuité de la vie en campagne, aux fatigues, aux insomnies, à manger parfois à la diable, parfois pas du tout, à coucher presque toujours sur la paille ; mais il est une chose contre laquelle je suis impuissant à réagir, c'est l'inaction et ses conséquences. J'ai bien essayé de travailler mais dans les circonstances actuelles, je ne puis rien assimiler.

Correspondance

Domjevin, ce 28 avril 1915

Depuis quelques jours il ne m'a pas été possible d'écrire à mon gré, la monotonie de mon existence à Saint-Clément ayant été rompue par quelques incidents. Il y a une dizaine de jours, Messieurs les boches nous ont fait l'honneur d'une petite attaque sur le front de notre secteur. Cela m'a valu une nuit d'insomnie, le téléphone ayant fonctionné toute la nuit. A quelques jours de là, pour ne pas être en reste, nous leur avons joué un bon tour. Les tranchées françaises et allemandes étaient séparées par une zone de trois kilomètres où se rencontraient souvent, patrouilles et reconnaissances. Un soir, toutes les troupes ont été mobilisées, la moitié en armes, l'autre moitié munie de pelles, pioches, etc. De grands camions automobiles, chargés de poutres, rondins, rouleaux de fil de fer barbelé, attendaient un peu en arrière, d'être déchargés de leur fardeau. A 9 heures du soir, au moment où la nuit commençait à tomber, tout le monde s'est acheminé, sans lumière et sans bruit vers le front. LE lendemain, lorsque le jour s'est levé, les sentinelles boches ont eu la stupéfaction de voir que le front français de tout le secteur avait fait un bond de près de deux kilomètres. Quelques coups de fusil avaient à peine été tirés. Rien n'avait été entendu par l'ennemi. Pendant que les cavaliers télégraphistes prolongeaient les lignes jusqu'à 120 mètres de tranchées allemandes en rampant et en profitant de la nuit très noire, j'étais allé les remplacer avec quatre sapeurs, dans le village qu'ils occupaient précédemment, prêts à les aider en cas de besoin. Si l'opération avait raté, elle pouvait entraîner un très vif et important engagement. Je suis resté trois jours dans ce village extrême. Pendant mon séjour, il n'y est pas tombé un seul obus alors qu'avant notre arrivée, il était copieusement arrosé. Lorsque mes positions ont été consolidées, les cavaliers sont revenus prendre leur poste à Saint-Martin et nous l'avons quitté pour regagner St-Clément.

- 64 bis -

Au moment où nous partions, trois "marmites" (obus de gros calibre), les premières depuis que nous étions là, sont tombées à l'extrémité du village. Avec juste raison, nos camarades, les cavaliers télégraphistes n'ont pas manqué de dire << Les obus arrivent, le génie s'en va, c'est normal >>. Car je dois dire que bien qu'étant de l'armée active et, normalement, appelés à marcher toujours devant nous avec leurs unités, les télégraphistes des régiments de cavalerie ne voient pas d'un très bon œil que nous assurions, principalement le service des Etats Majors de la division et des brigades qui en dépendent. Néanmoins cette différence d'attributions et de situation ne suscite pas de profondes rivalités. La meilleure camaraderie existe, entre les deux groupes, tous deux placés, d'ailleurs, depuis deux mois, sous l'unique commandement de notre lieutenant.

Cette petite digression terminée, je reprends la narration de mes aventures. Je suis donc rentré à St-Clément pour y reprendre mes fonctions de chef de poste au central de l'Etat Major de la division. La première nuit que j'y passe, nouvelle attaque des boches sur le front du secteur. Cette fois-là, elle a été un peu plus sérieuse car ils ont laissé une quinzaine de prisonniers entre nos mains et une centaine de cadavres devant nos réseaux de fil de fer. Naturellement, je n'ai pas "roupillé" de la nuit.

Enfin, samedi dernier, changement de décor. Le réseau prenant de plus en plus d'extension, notre lieutenant a dû demander du renfort de personnel à l'arrière. On lui a envoyé du détachement télégraphique de l'armée, un caporal et trois sapeurs qui nous ont remplacés à St-Clément et, comme au billard, nous ont expédiés plus avant. Je suis donc venu m'installer à Domjevin où se trouve le central téléphonique des batteries d'artillerie du secteur et un petit central où aboutissent des lignes de tranchées. C'est ce dernier que je gère paisiblement. Chaque jour, trois de mes sapeurs vont occuper, pour 24 heures, les postes de tranchées reliés à mon appareil. Mon "home" actuel est installé dans une chambre de la maison du Maire. En raison de la proximité du front, le village est évacué. Les soldats en sont les seuls occupants.

...../.....

- 65 bis —

Je vois de très près le fonctionnement de l'artillerie, le réglage de son tir, la manière dont elle arrête ou pourchasse l'ennemi, la façon dont elle vient en aide à l'infanterie, dont elle défend l'accès des tranchées, dont elle appuie ses attaques ou ses reconnaissances. Tout cela est fort intéressant.

Il fait un temps radieux depuis une quinzaine de jours. L'azur léger du ciel de Lorraine n'est voilé d'aucun nuage, les arbres en fleurs, la brise attiédie, les tonalités roses et lilas du crépuscule sont d'une douceur inexprimable.

Je ne trouve rien de plus saisissant, le soir, à certains moments, lorsque la grande voix du canon se tait, que la nature se magnifie dans la majesté du renouveau ; que s'oppose au souffle rédempteur et magnanime qui s'exhale de la terre aux vivifiantes effluves des vergers et jardins en fleurs, la rage dévastatrice , l'ivresse de sang et de meurtre qui enfièvre les masses, aux aguets dans leurs tranchées, les rend insensibles et sourds à la fois de la nature impérissable qui, chaque jour davantage, efface les vestiges de lutte et nivelle les tombes de sa verte parure.

Dans une récente lettre, que j'ai reçue, dernièrement, il m'a été fait le reproche de ne pas porter d'intérêt à la relation de faits secondaires ainsi qu'à l'annonce de légers dissentiments d'intérêts entre mon père et ma tante, d'une part et mon oncle, d'autre part. De ce fait, mon silence est interprété comme une indication d'insouciance ou d'égoïsme. C'est un peu excessif. Nos conditions d'existence sont tellement différentes de celles de l'arrière que nous ne pouvons, pareillement, apprécier les mille menus faits qui tiraient, jadis, leur importance du peu de relief des événements quotidiens et qui ont, encore, une certaine valeur à vos yeux. Il est compréhensible que certains incidents qu'on appelle les petits ennuis de l'existence, vous préoccupent. Ici, à deux pas du front, ayant constamment sous les yeux des vestiges de destructions et de pillages, voyant ce qui reste de foyers abandonnés où gisent, profanés, ce qui, jadis, constituait pour beaucoup les trésors d'une vie, de précieux souvenirs de famille,

(Voir suite page suivante)

Suite de la lettre du 28 avril 1915

..... des gages de tendresse ; ayant eu, fréquemment, le spectacle de jeunes gens, de pères de famille, étendus, sans vie ou râlant sur de la paille ou des civières ensanglantées, nous ne pouvons, au souvenir de toutes ces scènes d'horreur, qu'accorder à vos préoccupations ou vos ennuis de l'arrière, une valeur toute relative, sourire de pitié en songeant à la vanité des rancunes et des ressentiments, à la mesquinerie des vexations et des jalousies. Je voudrais pouvoir faire surgir, aux yeux de ceux qui y attachent de l'importance, certaines visions que j'ai eues devant les yeux et leur demander si, aussi cruellement atteints, ils auraient encore le temps d'entretenir leurs dissentiments, leurs rancunes et leurs petites méchancetés. Ceux qui sont, dans les tranchées, le fusil à la main, dans l'attente du signal de l'assaut ; ceux qui, les nerfs tendus et l'oreille aux aguets, patrouillent en reconnaissance n'ont guère le temps d'y songer et lorsqu'ils reviennent un peu au repos à l'arrière, harassés, vibrant de la fièvre des derniers combats, c'est surtout pour dormir, reprendre des forces, sans ne penser à autre chose qu'à se reposer, à jouir âprement de la sensation d'avoir, encore une fois, échappé à la mort.

Nous même, qui vivons un peu à l'arrière et pouvons suffisamment conserver la maîtrise de nous-mêmes, qui voyons les incendies dévorer les maisons, le pillage souiller ce qu'il en reste, qui voyons les cortèges de la paille rougie des salles d'école, les tombes encore fraîches, la terre bouleversée par les explosions, nous mesurons toute l'étendue, toute l'horreur de ces désastres quotidiens.

Auprès de tout cela, de quel poids peuvent peser les petites préoccupations d'antan ? Faut-il joindre au fardeau des tristesses présentes, des longueurs de la lutte, la réminiscence des ennuis d'autrefois et l'évocation de ceux, encore accrus par les circonstances, que vous êtes obligés de supporter. C'est pour cela que nous demandons à ce que notre confiance en des jours meilleurs ne soit pas altérée par des facteurs de démoralisation.

Correspondance

Domjevin, 18 mai 1915

J'ai été assez péniblement surpris des considérations de la lettre du 5 courant. Je n'ignore pas que les départements du Midi sont la terre d'élection des "embusqués" ; que sa bourgeoisie, à l'égal d'une partie de la bourgeoisie parisienne, ne brille pas par son esprit d'abnégation patriotique. J'oublierai difficilement le souvenir de l'attitude de certaines unités du XV^{ème} Corps (Région de Marseille) au moment de la bataille de Sarrebourg et de la retraite de Morhange qui, non contents de lâcher pied, tenaient d'étranges propos aux populations lorraines si cruellement atteintes, à ces mères, ces sœurs, ces épouses qui, indépendamment du sacrifice de leur foyer, de leur patrimoine, de leurs richesses, ont donné au pays ce 20^{ème} Corps qui n'a jamais faibli. Certes, ces corps d'armée du Midi, ont droit, en raison de leur impréparation militaire à des circonstances atténuantes. Si, depuis, ils se sont ressaisis et rachetés, ils n'ont fait qu'effacer certaines tares inhérentes à la fâcheuse influence du Soleil et de trop de bien-être. A ceux qui traitent de poires ceux qui font leur devoir, je répondrai par les épithètes de pleutres et de lâches.

Je ne suis, certes pas, bêtement patriote, je ne me grise pas de grandes phrases, de symboles vides de sens. Au retour, nul moins que moi ne fera silence sur les événements dont j'aurais été témoin ; nul ne critiquera plus librement certains défauts ou abus de l'esprit purement militaire, mais dans cette guerre que nous n'avons pas voulue, il ne doit pas y avoir deux morales pour les gens de cœur : on fait son devoir ou on ne le fait pas.

D'ailleurs, j'ai foi en mon étoile, j'ai la conviction profonde que je reviendrai de la guerre dans les meilleurs conditions physiques et, au contraire, avec un caractère plus affermi et une volonté tenace.

Il y a quelques temps, en réparant une ligne fixe de l'administration des PTT, les griffes que j'avais aux pieds ayant dérapé, je suis tombé à la renverse du haut du poteau télégraphique où j'étais juché.

- 73 bis-

D'un côté, il y avait la route, de l'autre, un talus avec de la terre molle et une épaisse couche d'herbe. Je suis heureusement allé choir, mollement assis, sur une épaisse couche de trèfle. C'est donc une preuve de ma bonne étoile. Quant aux obus, ils sont loin de tuer chacun leur homme et il faudrait bien une véritable fatalité pour que je sois victime de l'un d'eux.

Je ne recherche pas le danger, je ne suis pas des plus mal placés. Ne me faites donc pas grief de vouloir faire mon devoir.

C.R.

Dimanche 20 juin 1915

Au petit jour, bataillons arrêtés ne pouvant plus progresser, creusent hâtivement tranchées devant réseaux de fils barbelés ennemis. Surpris par le jour, avant qu'elles soient entièrement creusées, les assaillants sont obligés de s'y tasser et d'y subir, toute la journée, le feu de l'artillerie ennemie. A 11 heures, compte-rendu pessimiste du Colonel Bluzet du 223^{ème} d'infanterie. Crainte d'être culbuté. Demande d'utiliser réserves du D.A.L et d'avoir le concours du 230^{ème} d'infanterie plutôt que le 234^{ème} qu'il ne connaît pas. Intransigeance du Général Humbert, commandant du D.A.L. Mâle physionomie et mâle caractère du Colonel Bluzet (Différence entre le type des officiers d'infanterie et celui des officiers de cavalerie). Son oraison funèbre sur son officier de mitrailleurs du 223^{ème} tué d'une balle au front dans Reillon. A 13 heures, arrivée du Général Humbert à Domjevin. Présence auprès de lui de ses officiers d'Etat Major, de deux officiers de l'Etat Major de l'armée Dubail et d'un officier du Grand Quartier Général. Types de grand chef du Général Humbert, grand chef révélé par la guerre. A 15 heures, après bombardement des blockhaus allemands, ordre de l'enlever à la baïonnette. Charge à la baïonnette, au soleil, avec sonnerie de la charge. Belle conduite des 217^{ème}, 233^{ème} et 230^{ème} régiments d'infanterie. Lutte acharnée dans les boyaux. Assassinat d'un adjudant du 233^{ème} par un allemand criant "Kamerad" et le poignardant ensuite. Carnage. Lourdes pertes de l'ennemi. Vers 17 heures, épuisement des munitions d'artillerie. Craintes du Commandant Fondev. Munitions amenées par les autos de la 71^{ème} et 74^{ème} division. A 19 heures, arrivées des munitions à Domjevin. Dans l'après-midi, arrivée à St-Clément de 40 prisonniers boches. Défilé au pas de parade dans la rue principale de St-Clément. A 20 heures, contre attaque ennemie repoussée par notre artillerie et l'infanterie.

Eclatement d'une pièce de 75^{ème} Artilleur avec la tête emportée.

C.R.

Lundi 21 juin

Réussi, enfin, à me coucher à 3 heures du matin. Pendant la nuit, reconnaissance du groupe cycliste dans le Rémabois. Commencement de symptômes de fatigue chez les hommes et les officiers. Nécessité d'un commandement jeune, résistant à l'insomnie, gardant toute lucidité. Dans la journée, appui du groupe léger qui passe toute la journée dans l'herbe, à plat ventre, devant Gondrexon, sous le bombardement de l'artillerie ennemie, sensiblement renforcée. Le soir, assaut et prise du bois Zeppelin par une charge à la baïonnette. Pertes éprouvées par groupe cycliste. Mort du Lieutenant de Molans. (Caractère militaire de cet officier). Nombreuses blessures causées par balles explosives. Emploi intense, par les allemands, de fusées éclairantes.

Mardi 22 juin

Consolidation de nos positions malgré bombardement intensif notamment sur Reillon. Belle conduite de Sosson dont la maison a été détruite par quatre obus de gros calibre ; qui a continué à exploiter son poste puis est allé réparer la ligne, en rampant sous les balles, et se brancher dans un champ sous les obus. Pertes de deux petits ouvrages allemands par le Colonel du 243^{ème} et à cause d'un défaut de liaison. Dureté des critiques du Général Humbert. Instructions données par le Général Humbert au Général Varin pour éviter infiltrations sur un point un peu faible. Le soir, deux contre-attaques victorieuses repoussées.

Mercredi 23 juin

Mise en communication directe de l'Etat Major de Domjevin avec l'Etat Major de Saint-Nicolas. Allé réparer bouclage des lignes de Luneville et de Baccarat. Nombreuses perturbations dans les lignes par suite de deux orages successifs, un à sept heures, l'autre à midi ayant brûlé nombreux fusibles.

C.R.

Jeudi 24 juin

Incident de service avec aviateurs de l'escadrille Caudron 42, au sujet de communications insolentes, et avec aviateurs de l'escadrille MF 58 à cause de communications privées avec Paris, trop fréquentes. Rédigé deux rapports contre l'escadrille C 42. Réparé ligne Bénaménil – forêt de Mondon.

Vendredi 25 juin

Monté réglette de parafoudres au-dessus du panneau d'extension. Le soir, reçu télégramme du D.A.L disant de surseoir opérations de reconnaissance, préparation étant insuffisante.

Samedi 26 juin

Allé prendre bain dans la Meurthe. Progrès accomplis en natation. Réussi traverser la rivière et plongées.

Dimanche 27 juin

Vu Philippon à son passage. Causé avec lui sur l'énerverment de l'arrière, à l'intérieur et à Paris. Inquiétudes dans les milieux politiques. Eventualité d'un repos prolongé permettant de fabriquer un stock de munitions et réussir une avancée qui rendra confiance et fera accepter une nouvelle campagne d'hiver.

Lundi 28 juin

Réparation de la ligne St-Clément-Luneville, rompue par la chute d'un arbre. Remarqué, dans une ferme, procédé de fabrication de beurre.

Mardi 29 juin

Revenu retendre fils de Luneville en prenant le camion Pancot. Fait cueillette de cerises noires sur le bord de la route.

Mercredi 30 juin

Conversation sur application de la loi Dalbiez. Difficultés rencontrées dans les affaires des Eparges et de Carency. Nécessité de stocker munitions d'éclatement pour bouleverser les réseaux. Nécessité de faire rentrer au front sous officiers embusqués dans les administrations et les services d'arrière.

Correspondance

Saint-Clément 28 juin 1915

Depuis plusieurs jours je suis contraint de remettre le soin d'écrire. Il ne faut pourtant pas croire que notre existence actuelle estompe les souvenirs et atrophie la sensibilité, je serais plutôt tenté de dire qu'en certains moments elle l'exaspère. Il ne faut pas supposer que la proximité du front nous affranchisse de l'ennui, des alarmes, des suppositions, de la tristesse et du découragement. La dépression qui suit certaines heures de tension intense est, au contraire, terrible et entraîne, dans les moments d'inaction, ce terrible "cafard" qui vous ronge et vous obsède. Si les blessés trouvent, à l'arrière, les soins délicats de tendres infirmières, s'ils retrouvent au moins momentanément, parents et amis, nous, les valides, les dur-à-cuire, nous n'avons personne auprès de qui nous épancher, personne pour nous relever, nous reconforter, raffermir notre énergie et panser les blessures secrètes de notre âme. Ce qu'on ne peut concevoir, c'est qu'il faut plus de courage et d'abnégation pour accomplir chaque jour, sans défaillance ni murmures, une tâche ingrate, qu'il n'en faut pour demeurer flegmatiquement exposé à un bombardement accidentel.

Trêve de philosophie, passons au récit. La censure m'interdit de narrer quelques beaux épisodes à l'honneur de nos deux plus belles armes, l'infanterie et l'artillerie qui se sont récemment distinguées sur le front de notre secteur. Ainsi que vous avez pu le voir, par la lecture des derniers communiqués, notre région a été le théâtre de quelques opérations. Je les ai suivies d'un peu loin, mais les moindres détails m'en sont parvenus et n'ont pas peu contribué à me valoir quelque surmenage.

"Nous avons progressé" dit laconiquement le bulletin officiel. Quand on songe aux semaines de préparation silencieuse, méthodique, minutieuse qu'exige une attaque, à la fièvre croissante qui en indique l'approche, aux sacrifices de munitions et de vies humaines qu'il faut consentir pour avancer de deux ou trois kilomètres, on demeure ...

(Suite au verso)

- 83 bis -

...rêveur et stupide, on maudit le caractère diaboliquement mathématique de cette sauvage guerre. Le commandement ne peut être accusé d'ignorance, d'incohérence ou d'indécision. Au contraire, tout est calculé pour éviter un sacrifice inutile d'hommes, de munitions et de matériel. Tout est longuement préparé en vue du but à atteindre : on commence par organiser sur notre propre ligne une solide base d'abris, de tranchées, de réseaux offrant, en cas d'insuccès, une inexpugnable position de repli. On repère les batteries ennemies, on détermine le tracé de son réseau de tranchées par des photographies prises au cours de reconnaissances d'avions. Les dispositifs de ravitaillement en eau, en vivres, en munitions sont soigneusement arrêtés ; dépôts d'eau, dépôts d'obus, dépôts de grenades, dépôts de cartouches, tout est prévu d'avance. Des convois de grands camions automobiles, prêts à partir, sont garés, en lieux sûrs, un peu à l'arrière, afin de permettre, deux heures avant l'attaque, de transporter inopinément de nouveaux renforts. Je ne mentionne que pour mémoire l'organisation médicale avec ses postes de secours et d'évacuation, ses secteurs de brancardiers, ses convois de voitures légères d'ambulance ou de voitures sanitaires automobiles, le service du génie avec ses stocks de rondins de bois, de planches, de fils de fer lisse et barbelé, de piquets, d'outils, etc, etc, le service téléphonique avec son réseau de postes centraux et postes secondaires, ses amorces de lignes futures, etc, etc, les sections de projecteurs et d'artificiers, etc, etc.

Lorsque l'heure a enfin sonné, on entend l'assourdissant vacarme de toutes les pièces d'artillerie, crachant à la fois, leurs obus sur les positions ennemies et leurs arrières, les batteries de 75 et les batteries de pièces lourdes cherchant à détruire les défenses adverses et à ouvrir la voie aux colonnes d'assaut. Celles-ci ont, à la tête, des sections de fantassins et de sapeurs mineurs du génie munies de cisailles, de pétards à la dynamite et chargées d'élargir les brèches faites dans les réseaux de l'artillerie. Tous les assaillants ont, d'ailleurs, reçu, un peu avant, une ample provision de grenades à main.

Suite de la lettre du 28 juin 1915

Alors la grosse voix du canon s'apaise un peu, la fusillade crépite avec plus de rage ; c'est l'heure H de tragique mémoire, les notes de la charge se perdent dans les hurlements fous des assaillants. Hélas, de combien d'existences, de combien d'héroïsmes paie-t-on de tels efforts ? Combien en est-il qui succombent dans les réseaux ennemis, même bouleversés, comme des mouches prises dans une toile d'araignée ? Que peuvent le courage, le mépris de la mort contre des réseaux de fils barbelé successifs, de 20 à 30 mètres de profondeur, des tranchées, des redoutes, des blockhaus sournois et invisibles, dont, certains, sont même en ciment armé et d'où partent d'incessantes rafales de mitrailleuses. Jamais on ne glorifiera assez le rôle sublime de l'infanterie dans la guerre actuelle. Comprenez-vous, à l'arrière, comme je le comprends maintenant, ce qu'exige la conquête de quelques tranchées ennemies ?

Et l'assaut, lui-même, ne marque pas la fin du douloureux calvaire. Les positions ennemies enlevées, les tranchées nettoyées par une lutte sauvage, à la baïonnette et à la grenade, par la tuerie dans le dédale des boyaux, il faut organiser les positions conquises sous le feu de l'artillerie ennemie qui entre en action à son tour. Il faut se garder des surprises, repousser les contre attaques acharnées et successives, lutter, sauvagement, pendant cinq ou six jours à l'abri des défenses précaires pour conserver le peu de terrain si chèrement acquis.

Tous ces drames se sont dernièrement déroulés non loin de nous. Pour ma part, rivé au téléphone, harcelé par d'incessants et fiévreux appels, j'ai, jour et nuit, fait l'impossible pour assurer la rapidité et la fidélité des communications, la transmission immédiate des ordres, des renseignements, des demandes de renfort en hommes et en munitions, l'enlèvement et l'évacuation des blessés. Dans une existence démoniaque, j'ai partagé l'enthousiasme, les appréhensions, la joie ou l'angoisse de ceux qui commandaient aux divers échelons et dont la voix résonnait, parfois, bien étrangement. Comme ces derniers, bien que nos ennemis

(suite au verso)

- 84 bis -

à nous, s'appelassent sommeil et fatigue, nous devons conserver tout notre sang-froid et toute notre lucidité. Que ce soit, relativement hors de danger comme je l'étais, ou dans un endroit arrosé par les obus, dans un central téléphonique ou un poste plus avancé, mes camarades et moi, avons fait de notre mieux et aucun de ceux qui composent notre petit détachement n'a, ni plus, ni moins, de mérite qu'un autre. Nous nous valons indistinctement, nous formons un groupe, une équipe, nous allons où les circonstances nous appellent sans chercher les endroits dangereux, ni essayer de les esquiver, conscients de l'obscurité de notre mission et de notre rôle dans l'action.

Si je n'ai connu qu'une soixantaine d'heures d'insomnie, un de mes camarades s'est brillamment distingué en demeurant à son poste malgré un violent bombardement qui avait, en partie, ruiné la maison qu'il occupait. Il a, en outre, réparé plus de trente fois sa ligne sous les obus, une fois même, au cours d'une contre attaque, il a dû ramper, pendant une heure, sous les balles pour rétablir une communication importante. Sa conduite a été signalée au Général et son nom figurera, certainement, à l'ordre du jour.

Actuellement, la tourmente est un peu apaisée, les positions conquises sont fortement consolidées, les blessés évacués, les morts enterrés, les prisonniers, une centaine environ, dirigés sur l'arrière. Il ne subsiste qu'un peu de lassitude et de mélancolie. Mais quand je songe au prix dont on paie une légère progression comme la nôtre, je me demande l'effort qu'ont dû nécessiter les essais de rupture du front, comme ceux des Eparges et de Carency, et s'il ne faudra pas ronger son frein pendant de longs mois encore avant d'obtenir la paix tant désirée. Je ne sais si, à l'intérieur, vous le concevez ; mais une paix prématurée, aboutissant au statut-quo, serait une insulte au sang déjà versé et une duperie. Nos adversaires sont braves, ils sont encore forts, ils ont un esprit de discipline passive, des méthodes d'organisation, d'utilisation pratique des

- 85 -

(Suite de la lettre du 28 juin 1915)

..... moindres facteurs que nous ne devons ni railler, ni méconnaître. Tous leurs prisonniers s'accordent à dire que l'Allemagne luttera jusqu'au bout, avec l'énergie du désespoir, en consentant toutes les privations nécessaires et en utilisant les moindres ressources. Ils espèrent en notre lassitude, en notre inconstance, ils se flattent d'avoir su, jusqu'à présent, sauvegarder leur territoire et lutter en territoire ennemi.

Dans ces conditions, il ne faut guère songer à une paix prochaine, à moins d'événements décisifs et imprévus qu'il ne nous est pas permis de connaître. Il ne faut d'ailleurs pas croire que nous envisageons de gaieté de cœur la perspective d'être encore longtemps séparés des affections qui nous sont chères. Aussi, nous demandons qu'à l'arrière, on fasse partout la guerre aux abus, qu'on nous assure la victoire par tous les moyens. Les mesures prises pour intensifier la production des arsenaux et le vote de la loi Dalbiez sont, déjà, un commencement de satisfaction et des mesures bien accueillies sur le front. Si l'on ne veut pas que soldats d'aujourd'hui et citoyens de demain, nous descendions dans la rue, le fusil à la main, pour demander des comptes aux responsables d'un avortement, il faut que tout le monde fasse son devoir, à l'intérieur comme ici.

A l'heure où l'écho de certains murmures défaitistes et de sophismes intéressés parvient jusqu'à nous, vous pouvez faire connaître à tous ceux qui les invoquent pour se "défiler", l'état d'esprit général de tous ceux, heureusement plus nombreux, qui font leur devoir depuis les premiers jours.

Je suis toujours en bonne santé bien qu'un peu fatigué par les derniers événements qui se sont déroulés dans notre secteur. Je demeure seul comme gradé, à St-Clément. J'y assure le service avec, seulement, deux camarades, les autres occupant des postes plus avancés et notre division tenant un secteur d'infanterie, nous sommes obligés pour la construction des lignes, leur entretien et l'exploitation du réseau, d'accomplir la même tâche que les détachements du 8^{ème} génie des divisions d'infanterie qui sont à l'effectif de 80 sapeurs, alors que nous ne sommes qu'une vingtaine pour remplir le même rôle.

Correspondance

Dombaste sur Meurthe le 15 août 1915

Si vous vous réjouissez de me savoir à l'arrière, pour ma part, je n'en suis pas du tout ravi. Quand je ne fais pas le commis principal au poste téléphonique de l'Etat Major, je fais le monteur des téléphones sur les toits ou en haut des poteaux télégraphiques. Le trafic, sans nullement diminuer d'intensité, a changé de caractère diminuant grandement d'intérêt, devenant, surtout, administratif, compliqué par un contrôle tatillon de la régularité, de la forme, de la concordance des heures, etc. Ajoutez-y le resserrement de la discipline, la résurrection des habitudes en caserne : tenues, saluts, revues, attitude arrogante de nos beaux officiers de Cavalerie. Avec mon caractère assez peu souple, j'obéis puisqu'il le faut, mais je ne décolère pas de la journée. Au moins, sur le front, et , surtout, dans la guerre de mouvement, on n'est pas "emm... bête" de la sorte.

Je n'ai, d'ailleurs, pas de veine en ce moment. Dernièrement, voulant tirer au flanc pendant quelques jours ; car j'en avais "marre" du service, je suis allé, à l'infirmerie, me plaindre de palpitations et de fatigue générale. Le docteur m'a très sérieusement examiné, il m'a trouvé le cœur solide, les poumons très sains et m'a fait analyser les urines. Le préparateur ayant cru découvrir des traces d'albumine, les deux principaux majors se sont pris aux cheveux à mon sujet, l'un niant l'existence de traces, l'autre en admettant l'hypothèse. Ils ont appelé des confrères. En leur présence, j'ai dû remplir "six fois" de suite l'éprouvette, ils ont palabré, discuté et sont enfin tombés d'accord pour me déclarer solide, bâti à chaux et à sable. Ils m'ont f... .. à la porte à cent à l'heure sans me donner un seul jour d'exemption de Service, déclarant à la majorité, qu'il serait souhaitable que toute la division se porte comme moi !!

Correspondance

Dampierre le 26 septembre 1915

Depuis hier, nous paraissions être au terme de notre long voyage. Au lieu de nous diriger dans la direction que j'indiquais dans mes cartes de Wassy, nous sommes remontés vers le nord-ouest pour venir, en réserve, à l'arrière du front de Champagne. Nous sommes ici, avec bien d'autres unités dans l'attente des événements espérant qu'on ne tardera pas à nous ouvrir la voie heureuse qui conduira au triomphe de notre cause et à la prochaine libération du territoire. Depuis trois jours, sans avoir cessé une seconde, c'est un roulement continu, effarant, hallucinant d'artillerie. Nous sommes trop loin pour entendre le fracas de la fusillade mais le grondement du canon dépasse, en intensité, tout ce que nous avons jamais entendu. Les préparations d'artillerie sont tellement intenses que la progression paraît devoir offrir de moindres dangers que ceux que l'on pourrait craindre.

Nos étapes nous ont un peu fatigués. Nous couchons sur de la paille infecte, il pleut sans cesse, les habitants sont inhospitaliers et nous pataugeons dans la terre grasse. Qu'importe ! Nous nous en soucions fort peu. Toutes les pensées, tous les cœurs sont à quelques kilomètres d'ici. Déjà d'appréciables succès sont obtenus, plusieurs milliers de prisonniers ont été faits dans notre secteur. De nombreuses pièces d'artillerie ennemie ont été prises et la première ligne adverse est déjà en notre possession. Nous n'osons pas encore nous réjouir, ce n'est que le commencement, nous avons tout lieu d'avoir bon espoir. Tout paraît devoir bien aller.

Hier, profitant d'une éclaircie, je suis allé laver mon linge dans l'Yèvre, mais j'ai eu un mal inouï pour le faire sécher. Impossible de trouver une bonne femme que, même en payant, consente à nous laver le linge, les habitants fuient le soldat. Il faut dire à leur décharge qu'ils en ont tant vu !

C-R

Lundi 27 Septembre

Toujours à Dampierre-le-Château. Appris premiers succès (10000 prisonniers dans le secteur). Roulement d'artillerie effarant et ininterrompu.

Mardi 28 Septembre

Toujours en réserve à Dampierre. Relevé ligne de Ramplecourt. Remarqué arrivée du 7^{ème} régiment de cuirassiers avec leurs cuirasses.

Mercredi 29 Septembre

Toujours en réserve à Dampierre. Remarqué passage d'un convoi sanitaire automobile de plus de cent camions et d'un convoi de TM de plus de 250 camions.

Jeudi 30 Septembre

Quitté Dampierre à 5 heures du matin. Gagné Bettancourt la longue par Dammartin Sur Yèvre, Somme Yèvre, Possesses, Saint-Jean devant Possesses, Vernancourt et Bettancourt la longue. A Rancourt modification de la cabine de Rancourt.

Vendredi 1^{er} octobre

Installation de l'extensible à Bettancourt, présage d'un stationnement inattendu. Scepticisme laissé par les événements de Champagne.

Samedi 2 octobre

Toujours à Bettancourt. En guise de distraction, allé à la pêche à la ligne.

Dimanche 3 octobre

Séjour à Bettancourt sans rien de saillant.

Lundi 4 octobre

Venue de Lemercier, chef de poste à Bar-le-Duc. Agréable rencontre. Mise en état de la voiture télégraphique.

Mardi 5 octobre

Issue décourageante des événements de Champagne. (Progression difficile et bien différente des espérances laissées par la proclamation du Général Joffre et notre venue en Champagne)

Revue d'armes et d'équipements

- 104 -

C-R

Mercredi 6 octobre

Appris complications balkaniques. Intervention bulgare. Crise grecque. Débarquement des troupes françaises en Serbie Revue des sacs montés. Bruits d'installation et de séjour prolongé à Rancourt.

Jeudi 7 octobre

Reçu ordre de départ pour destination inconnue (perplexités). Enlèvement de l'extensible. Rassemblement du matériel.

Vendredi 8 octobre

Relèvement de la ligne de Bettancourt à Rancourt. Parti à 11 heures de Bettancourt. Passé à Revigny (remarqué désastre de cette cité). Stationné longuement devant la gare. A 4 heures, procédé à l'embarquement des services du O.G. (Remarqué trains de matériel, canons et obusiers pris à l'ennemi). Assisté à l'embarquement des chevaux d'un régiment de cavalerie. Départ de Revigny à 5 heures .

Samedi 9 octobre

Voyage en wagon aménagé par Chaumont, Langres, Jussey, Aillevillers, Port d'Atelier, Lure, Belfort. (Souffert beaucoup du froid et du défaut de paille, remédié par chants continuels)(Remarqué aspects boisés et pittoresques de certains horizons de la Haute-Saône). Débarqué à 18 heures à Belfort. (Difficultés pour débarquer voitures)

Remarqué sorties des usines avec nombreux ouvriers mobilisés. Fait étape à pied pour regagner cantonnement, les autos étant venues de Revigny par la route. Cantonnés à la Chapelle S/Saulx. Procédé à l'installation de l'Etat-Major.

Dimanche 10 octobre

Fini installer Etat-Major. Allé installer artillerie à Auxelles le Bas et Auxelles le haut. Ravitaillement très défectueux. Remarqué région montagnaise et pittoresque.

Lundi 11 octobre

Quitté la Chapelle S/Saulx pour gagner Rougemont le Château par Giromagny, Grosmagny, Etréfont-haut. Installé Etat Major à Rougemont le Château. Téléphoné au Commandant Mascard à Mickelbach pour aviser Dominique Pitet de ma présence dans le secteur.

Correspondance

La Chapelle sous Rougemont, 17 octobre 1915

En jetant un coup d'œil sur une carte, vous voudrez bien reconnaître que, depuis un mois, nous ne risquons guère de sentir le moisi et, imaginant les exigences de notre mission, vous pourrez vous souvenir qu'à chaque déplacement, nous devons établir et replier un réseau plus ou moins étendu, conditions qui vous inciteront, je l'espère, à m'absoudre de mon mutisme épistolaire de ces derniers temps.

Indépendamment de cette raison, j'ai traversé également une période de dépression morale. Les événements de Champagne m'ont causé une profonde déception. La proclamation du Général Joffre, lue en une émouvante cérémonie ; la concentration d'importantes forces de cavalerie ont laissé s'éveiller et s'accroître, en nous, une dangereuse griserie. Pendant dix jours, nous avons fiévreusement attendu l'ordre d'entrer en action, de nous lancer pour pourchasser l'ennemi, de libérer le territoire, de hâter la fin des hostilités. Dans un mirage trompeur, nous avons cru entrevoir le glorieux et prochain retour au foyer. A chaque minute, nous avons vibré au grondement ininterrompu du canon, au moindre écho des premières lignes, au moindre incident. L'inaction dans nos cantonnements, le piétinement dans la boue, l'attente énervante sous la pluie, les nuits dans les granges ouvertes à tous les vents, l'accueil inhospitalier des habitants, le vague et le laconisme des communiqués ont eu bientôt raison de notre gaieté de l'arrivée, de notre enthousiasme, de notre confiance. Ajoutez à cela la fatigue résultant d'incessants déplacements, l'obligation de démonter, presque chaque jour, les postes et installations établis la veille, une nourriture peu substantielle, un sommeil des moins réparateurs et vous reconnaîtrez qu'il n'y avait pas matière à d'encourageantes relations.

- 108 -

Correspondance

La Chapelle sous Rougemont, 31 octobre 1915

Dernièrement, en vue de mon installation personnelle, j'ai utilisé une longue caisse, repérée dans un coin de grange et au sujet de laquelle j'avais mon idée. Effectivement, ayant découvert, peu après, de la toile d'emballage qui avait servi à l'envoi des casques destinés au détachement, j'y ai bondi dessus et me suis confectionné un lit en clouant la toile à l'emplacement du couvercle de la caisse. Sans doute mon lit est rudimentaire mais l'élasticité de la toile est tout de même un peu supérieure à celle du plancher sur lequel je me meurtrissais les côtes depuis deux mois, sans interruption. Une paillasse de fortune permet d'atteindre le maximum de confort en l'occurrence.

L'allure de cage à lapins de mon bois de lit, la toile que je dénomme, pompeusement, le velours de mon canapé, excitent bien des moqueries de mes coéquipiers de poste. Tout à l'heure, profitant d'une de mes courtes absences, un facétieux camarade a écrit à la craie sur la caisse "Autel de Vénus, prix 1275". En rentrant, je n'ai pas sourcillé, mon front est resté grave, seuls les poils de ma barbe naissante ont tressailli. J'ai eu un regard courroucé de Caporal Jupiter mais l'Olympe n'a pas tremblé et l'Olympe a continué à se f..... de l'installation et de l'occupant. Ce que c'est que la jalousie ! Pourtant chargé du matériel et de l'habillement, mes droits sur la caisse et la toile étaient indiscutables.

De nombreux bruits ont circulé sur l'éventualité de notre départ pour Salonique ; mais ils paraissent être des "tuyaux" venant du cuisinier. Si la chose se réalisait, il ne faudrait tout de même pas la prendre au tragique ; les risques ne pouvant être supérieurs à ceux du front français. Il suffit de considérer ce qu'aurait pu être ma situation et ce qu'elle a été jusqu'à ce jour. Pouvais-je espérer mieux que ce que j'ai eu ? Laissons donc faire les circonstances et les événements !

Correspondance

La Chapelle sous Rougemont 4 décembre 1915

Ces jours-ci une pluie diluvienne tombe sans interruption. Elle a amené un rapide dégel, une brusque fonte des neiges et l'inondation générale de la plaine. Les moindres ruisseaux ont été transformés en torrents. Dans quelques tranchées, les hommes ont eu de l'eau jusqu'à l'estomac. Nos lignes se rompent à tout instant. Les routes et les chemins sont transformés en bourbiers. J'ai le contrôle du mouvement du matériel téléphonique du secteur, je dois en tenir la comptabilité et comme nous faisons le transit entre l'arrière et les unités du front, les écritures ont accru leurs exigences et me retiennent, souvent au cantonnement, avec le temps qu'il fait, je ne m'en plains pas.

- 116 -

Correspondance

Rougemont-le-Château 14 décembre 1915

Nous sommes revenus de Rougemont, à quatre kilomètres de la Chapelle sous Rougemont, où nous étions. L'installation de notre Etat Major étant des plus confortables, notre mission en est d'autant plus laborieuse. Je ne crois pas que nous partions bientôt d'ici. Nous sommes dans une ancienne maison de campagne, dite Château, inhabitée depuis une douzaine d'années. On y a réservé deux pièces au sous-sol pour l'installation de notre central téléphonique. Il nous a fallu procéder à un copieux nettoyage, percer la pierre des murs au tamponnoir pour y fixer les supports des fils d'accès au standard à multiples directions, que nous appelons l'extensible. Maintenant que nous avons aménagé les lieux, lavé le sol en ciment, gratté les murs, installé l'électricité, notre tableau multiple et nos appareils, nous ne sommes pas trop mal. Le voisinage d'un calorifère, remis en état, nous donne quelque chaleur et j'espère avoir moins froid qu'à la Chapelle. Nous sommes au pied de la montagne "Le Rougemont" et je me plais, ici, un peu plus qu'auparavant. Des fenêtres basses de mon poste, j'ai vue sur un coin du ciel et sur la cime des grands sapins du parc. Je n'oserais, dans les circonstances actuelles, prétendre à mieux. J'espère en un peu de quiétude ici, car les déplacements de l'Etat Major ne sont pas, pour moi, une sinécure lorsqu'il faut procéder à des installations de quelque durée, installer le standard et y relier toutes les unités et tous les services de la division.

On nous a adjoint un jeune caporal, c'est lui qui assume, maintenant, la direction de la plupart des travaux en première ligne et je reste principalement auprès de l'Etat Major pour la surveillance et la direction du Central. On m'a "collé", en outre, la gestion et la comptabilité du matériel, de l'habillement ainsi que diverses attributions ayant trait à l'administration générale du détachement.

Année
1916

Correspondance

Rougemont-le-Château le 26 janvier 1916

Avant-hier, le Président de la République, celui de la Chambre des Députés et celui du Sénat, accompagnés de grands généraux, sont venus dans notre région. Ils ont été les hôtes de notre Général qui les a retenus à déjeuner au Château. Malgré le surcroît de travail et des responsabilités qui m'a valu cette circonstance, j'ai réussi à me trouver au moment où l'on allait passer dans la salle à manger, dans le vestibule, avec un pli à remettre au Colonel Pénelon, chef de la maison militaire du Président Poincaré. J'ai l'art de ces heureuses coïncidences... Nullement intimidé par le haut et brillant entourage qui environnait ma modeste personne, je me suis acquitté de ma mission. Le Colonel Pénelon m'a retenu quelques instants, il a été d'une charmante cordialité et j'ai été l'objet, de sa part et de la part de "mes huiles" habituelles d'appréciations assez flatteuses.

Je ne puis écrire plus longuement aujourd'hui pour donner de plus amples détails sur cette visite. J'enrage souvent d'être dérangé du matin au soir par une bande d'abrutis qui "gu... .." autour de moi à tout propos. L'un m'appelle au téléphone ; l'autre me court après pour me demander un marteau, des clous, des vis, de la ficelle, une pile ; un autre encore vient me montrer ses souliers qui prennent l'eau et me réclamer un bon de réparation. Ajoutez-y le lieutenant qui me réclame dix fois par jour chez lui ; les officiers d'Etat Major qui me font monter aussi souvent dans leur bureau, les plantons qui ne veulent pas porter les plis parce que l'adresse n'est pas suffisamment explicite. Il faut "beugler" de 6 heures du matin à 9 heures du soir, rebondir de l'un à l'autre. Il y a de quoi à en avoir plein le dos et préférer la guerre de mouvement plus passionnante et moins embêtante.

C-R

Lundi 1^{er} février – Jeudi 3 février

Rien à signaler

Vendredi 4 février

Allé à la Chapelle chercher planches pour caisses d'appareils. Deux bombes lancées par un "taube" tombant à droite et à gauche de la route près de Petite-Fontaine.

Samedi 5 février

Rien à signaler.

Dimanche 6 février

Allé faire ascension du Barenkopf en passant par Estrefond-haut et la Madeleine. Jolie vallée de la Madeleine. Ascension sous bois. Beau panorama des Vosges vu du sommet (Ballon d'Alsace, Ballon de Guebwiller) de la vallée de Massevaux et de la plaine d'Alsace.

Courant février (sans dates)

Affaire d'Exbruck. Reconnaissance offensive effectuée par un groupe léger (Capitaine Lacroux). Préparation préalable d'artillerie de 3 heures à 7 heures de l'après-midi. Résultat : Une douzaine de cadavres ennemis trouvés dans les tranchées. Une mitrailleuse prise et ramenée à l'Etat-Major. De notre côté : 4 morts, une douzaine de blessés.

Attaque allemande sur nos lignes. Echec sur le front de la gare de Burnhaupt ; mais réussi à pénétrer devant la Sape de Miccelback. Une douzaine de territoriaux du 250^{ème} faits prisonniers. Le Commandant du centre de résistance convoqué à Belfort devant la Commission d'enquête présidée par le Colonel Messimy.



Tranchées de première ligne en avant de la gare de Burnhaupt (Alsace).

Inspection du Général d'Urbal... Critiques formulées. Projets de réforme pour utilisation de la Cavalerie en secteur.

Dimanche ? Excursion au Sudelle. Belle forêt couronnée de sapins.

Correspondance

Rougemont-le-Château 16 février 1916

Avec l'existence déprimante que je mène, lorsque je reste des journées et des journées sans nouvelles, quand chaque jour, j'assiste à la distribution des lettres et qu'avec un serrement de cœur de plus en plus grand, je les vois glisser entre les mains du vaguemestre sans qu'aucune me soit destinée, je m'énerve, je m'irrite, je viens inabordable. Il y a cinq jours, j'ai répondu à mon sergent et ami Laplace d'une manière tellement insolente et en plein bureau, qu'il a demandé à notre lieutenant de me gratifier de quinze jours de prison et, depuis, nous nous regardons en chiens de faïence. A un moment donné, avec ma forte tête habituelle, l'affaire a failli mal tourner. Maintenant ça se tasse.

Ici, temps exécration : pluie, neige, brouillards, vent et humidité sans interruption. Il y a eu, pendant quelques jours, une certaine activité de l'artillerie ennemie dont les localités du front ont quelque peu souffert. Je suis, naturellement, beaucoup trop loin pour en ressentir les effets. Seuls, des avions, à destination de Belfort, nous sont passés au-dessus de la tête.

Dans l'ensemble, toujours même existence, avec des alternatives de résignation et d'énervement, de confiance et de découragement. Il y a mieux à espérer, mais pas pour le moment, sans doute.

Correspondance

Rougemont, ce 22 février 1916

J'ai déniché, dans les combles de la maison, une toute petite mansarde où j'ai installé une petite table et une chaise. J'ai remédié à la nudité des murs par quelques branches de houx et de sapin, quelques gravures légères de "Fantasio". Sur la table, une couverture en guise de tapis, deux bouquins, quelques fleurs dérobées à la serre du château et deux photos placées sur de petits chevalets de fortune. Toutes les fois que je peux m'esquiver, je monte dans mon "home" très bien éclairé par une lucarne. Le grésillement du givre ou de la neige, tombant sur la vitre, accompagne le grincement de ma plume sur le papier et j'y oublie mon asservissement en me laissant emporter sur l'aile du rêve ou des souvenirs. Il manque, malheureusement, la vue d'un petit coin d'azur au ciel. Celui-ci est toujours gris. La pluie et la neige ne cesse d'alterner. Aujourd'hui, le manteau d'hermine est sorti de la garde-robe céleste. Il est vrai que, dès que le temps s'éclaircit un peu, le grondement du canon fait rage, à nouveau, et, sur le front, la mort y continue son œuvre.

Correspondance

Rougemont-le-Château le 22 avril 1916

Depuis deux jours, j'ai déserté ma cave pour changer d'occupations mais sans m'éloigner, pour celle de ma paisible résidence. Aux abords du village, en haut des toits ou au sommet de grands poteaux, nous construisons, mes camarades et moi, deux nouveaux circuits téléphoniques au fil de cuivre nu. Vêtu d'effets de toile bleu, accroché par les griffes de fer, à quatre ou cinq mètres du sol, je visse des isolateurs en porcelaine, je tire sur le fil de cuivre pour lui donner la tension nécessaire et je me scie consciencieusement les mains à la ligaturer fortement.

Je suis en bonne santé mais je traverse, depuis quelques jours, une crise de malaise moral. Malgré l'apparition de quelques belles journées et, peut-être à cause de cela, je ne me suis jamais senti si las et si désemparé. Il vous faut d'ailleurs être indulgents et comprendre que l'absence de toute marque concrète d'affection, l'éloignement, l'interminable durée des hostilités, les propos imbéciles, les exemples, assez nombreux, d'inconduite créent une atmosphère malsaine qui vous intoxique inconsciemment malgré les réactions volontaires, les raisonnements les plus simples et les plus évidents. Le mal vous gagne sournoisement à la faveur d'un moment de découragement ou de rancœur causés par cette servitude sans fin, par l'absence trop prolongée de nouvelles ou par une phrase, un mot, un souvenir équivoque qui reviennent à la mémoire.

Correspondance

Rougemont-le-Château ce 1^{er} mai 1916

La destruction irréparable des lignes téléphoniques par les bombardements monstres de Verdun a fait reconnaître la précarité des communications dans les tranchées de première lignes soumises à un bouleversement intense par les projectiles d'artillerie. On revient, à titre d'expérience à d'anciens procédés de liaison, signaux à bras, signaux lumineux dits télégraphie optique, estafettes, coureurs, pigeons voyageurs destinés à suppléer l'absence ou les défauts des liaisons téléphoniques. Ces expériences me donnent, depuis quelques jours, l'occasion de servir de moniteur dans un cours de signalisation aux télégraphistes des régiments. De cinq heures du matin à midi, je vais donc aux abords de Rougemont me promener dans les prés sous les pommiers en fleurs et surveiller bénévolement mes élèves. Je goûte ainsi, quelques bienheureuses heures de flânerie à respirer la brise matinale. Il fait un temps superbe et ces sorties anodines me font grand bien au physique et surtout au moral.

Hier, je suis allé livrer du matériel à Micchelbach et j'ai remarqué que ce pauvre village se démolissait chaque jour un peu plus.

Correspondance

Froissy (Oise) le 4 juillet 1916

Je suis au même endroit d'où j'ai écrit il y a trois jours. Nous "vasons" en attendant les événements. Loin du front, nous n'entendons les grondements du canon que très assourdis. Nous ne connaissons l'activité des premières lignes que par les automobiles qui traversent le village à grande vitesse ou les convois de camions-auto qui s'échelonnent parfois sur la route. Ma comptabilité est à jour, le matériel en ordre. Nous attendons, patiemment, on nous laisse tranquilles. Nous en profitons, même, pour dormir de sept heures du soir à sept heures du matin et ce serait le rêve si de gros rats ne venaient faire des promenades nocturnes ou des luttes de vitesse sur nos visages et nos couvertures, allant même explorer l'intérieur de nos souliers. Combien durera ce repos ? Je l'ignore. Nous pouvons avoir à intervenir dans trois jours comme dans un mois. Tout dépend de ce qui se passe en première ligne, de la progression plus ou moins rapide. Nous nous tenons prêts, nous attendons et nous nous en remettons au gré du destin. L'attente m'énerve un peu mais je suis en bonne santé, nous avons une bonne litière de paille et je me sens très dispos pour affronter de nouvelles fatigues.

Correspondance

Froissy ce 8 juillet 1916

Je suis toujours au même endroit, à Froissy, dans les mêmes conditions de tranquille expectative. Cette situation menace de durer assez longtemps encore avec la lenteur de notre progression sur le front actuel. J'accepte philosophiquement notre stationnement indéterminé et notre attente. Hier après-midi, nous avons eu une agréable diversion. En partant en marchant aux abords du village, j'ai découvert dans un jardin abandonné et inculte, des fourrés de framboisiers, de groseilliers, de cassis couverts de fruits et, sur le sol, jalousement caché par l'herbe haute, un grand carré de fraises des bois en pleine maturité. Avec un de mes camarades, non sans nous être piqués aux ronces et aux orties, nous avons rempli, à plein, deux casques de fraises et de framboises, bien mûres, de groseilles et de cerises délicieuses. Nous n'avons soufflé mot de notre découverte et le soir, à quatre, ayant réussi à obtenir d'un débit à force de supplications, du kirsch et du cognac nous avons dégusté nos framboises au kirsch et nos fraises à la fine champagne, le tout accompagné de clandestins petits verres de bénédictine. Heureusement que les gendarmes de la prévoté ne sont pas venus faire une ronde ! Jamais régal ne m'avait paru plus délicieux. Il y a, comme cela, pendant notre aventureuse existence, quelques heures bien rares, qui ont une originale saveur. Le jardin que j'étais allé explorer était bien clos, entouré de murs, dont la porte de bois était dissimulée par un taillis et que personne n'avait encore déniché. C'est vraiment le paradis des gourmands.



Juillet 1916, Convoi de prisonniers allemands.

Correspondance

Fouilloy, 18 juillet 1916

Je continue à demeurer momentanément loin du front. Le mauvais temps, qui sévit, paraît devoir nous assurer encore quelques jours de quiétude. Nous avons quitté notre dernière région d'évolutions pour venir, en deux étapes, dans notre cantonnement actuel. Nous y avons trouvé une grande animation. Ce ne sont que d'incessants convois de lourds camions automobiles, français ou anglais, transportant des munitions ou du ravitaillement vers le front. En sens inverse glissent, doucement, les légères et rapides autos sanitaires anglaises transportant des blessés vers l'arrière. Nous sommes à la limite extrême de la zone française, simplement séparés de la zone anglaise par une rivière et un canal. De l'autre côté du canal, se trouve une localité où sont cantonnées des troupes britanniques. Malgré la présence de gendarmes et de policemen sur les ponts qui séparent notre résidence et la leur, il se produit quelques infiltrations. C'est à une de ces "infiltrations", motivée par un fantaisiste ordre de service, que ce matin, avec un camarade, nous nous sommes promenés pendant près de trois heures, au milieu de nos flegmatiques voisins. J'ai pu observer à loisir la diversité des types : anglais, écossais, australiens, canadiens, hindous, artilleurs, fantassins, cavaliers, sections de mitrailleuses, parcs automobiles, formations sanitaires etc. J'ai noté l'air raide des sous-officiers, la démarche flegmatique des "tommies". Chose très amusante : on n'a plus l'impression d'être en France, tous les magasins portent deux enseignes, une française et une anglaise. Partout des pancartes, des annonces, des proclamations, des affiches en anglais. Aux vitrines, mille objets de fantaisie conformes aux mœurs et aux goûts de nos alliés. Il en est de même des denrées alimentaires, le tout au prix fort, naturellement. Les glass-tea, glass-chocolate, coffees, cakes, pale-ale s'étalent à la devanture de tous les estaminets, même les plus sordides. Tous ces mercantis considèrent dédaigneusement le soldat français comme "un purotin". C'est réjouissant !... A part cela, partout une organisation, un ordre, une méthode vraiment surprenants. J'ai vu embarquer des blessés dans des chalands, les gestes s'effectuaient rythmiquement, aux coups de sifflet, comme un mécanisme.



Juillet 1916 - Section d'infanterie anglaise défilant dans les rues de F..

- 147 bis -

Une scène amusante glanée l'autre soir. A un kilomètre de la ville, de l'autre côté du canal, bivouaquant, sous des tentes, des cavaliers anglais. A sept heures du soir, sous la pluie et une température plutôt froide, ils étaient une vingtaine, nus, faisant de la natation dans une lagune de la rivière. Ils remontaient ensuite sur la berge, jouaient au ballon en costume d'Adam, grillaient une cigarette et revenaient flegmatiquement faire un plongeon. J'en étais moi-même un peu "estomaqué" mais à mes côtés, il y avait de braves "croquants" de territoriaux artilleurs et dragons, sentant la sueur et la crasse, qui en étaient littéralement "soufflés". Ce matin, j'ai vu aussi défiler une compagnie d'infanterie anglaise, allant au bain, les hommes, la serviette sur l'épaule, précédés de fifres et de tambours.

Entre le pont de la rivière et le pont du canal latéral, il y a une zone commune où eux et nous pouvons, à la fois, circuler. Dans les cent mètres de rue qu'elle comprend se trouvent deux estaminets qui, aux heures autorisées, ne désemplissent pas. Il s'y déroule des scènes fort amusantes : soldats anglais et français fraternisent avec la plus franche cordialité ; mais il faut voir comment ? Généralement les uns et les autres ne connaissent pas la langue de leur vis à vis. Alors les nouveaux camarades s'efforcent de "baragouiner" des mots auxquels l'interlocuteur ne comprend rien. D'où des éclats de rire, des tapes sur l'épaule, des quiproquos, des gesticulations désopilantes pour l'observateur. Généralement, c'est à qui fera assaut de politesses et de tournées ; quoique j'ai remarqué que les anglais étaient les plus larges ayant plus d'argent de poche. Ils ont, surtout, l'art de faire circuler des paquets de cigarettes fort appréciés des fumeurs. Par contre, leurs tournées de "pale-ale", qu'ils paient 1,25 la bouteille et qui est infecte, sont moins appréciées de nos compatriotes qui préfèrent le pinard, peu goûté de nos voisins.

Décidément, si les voyages forment la jeunesse, je crois que la mienne aura été formée. J'aimais, jadis, les aventures, mais je commence à avoir assez de tant de tribulations. Malgré l'inédit et le pittoresques des spectacles que j'ai actuellement sous les yeux, j'aspire au repos.



Juillet 1916 - Transbordement de munitions anglaises d'un chaland sur des camions automobiles.

Correspondance

Noyers, 5 août 1916

Rien, absolument rien, pas le moindre fait divers n'est venu rompre la monotonie de mon existence ici. Nous sommes toujours en réserve dans la même localité. Pour ma part, sauf une ou deux heures d'occupations nécessitées par la comptabilité et la mise en ordre du matériel, je ne fais absolument rien. Il fait très beau, même chaud. J'ai installé une table sous de grands arbres et ne la quitte guère, ne m'absentant que pour raisons de service.

Correspondance

Crillon, 11 août 1916

La quiétude dont je faisais mention dans ma dernière lettre a été légèrement bouleversée il y a trois jours par un nouveau déménagement. Selon notre habitude, nous avons progressé d'une trentaine de kilomètres, direction Sud-Ouest, et vers l'arrière ! ... Je n'ai jamais rien tenté, étant marié, pour changer ma situation actuelle quelles que soient, pourtant, les aspirations que j'ai senti bouillonner en moi, les impatiences, les rancœurs que j'ai éprouvées. Comme je l'ai promis, au départ, je ne ferai aucune tentative pour braver le danger mais il faut comprendre l'espèce de honte que je ressens à l'idée que des enfants comme Georges* connaissent des dangers et des privations terribles alors que moi, dans la pleine force de ma virilité, dans une maturité d'âge propre au sang-froid, à l'endurance, au sacrifice, je demeure des mois et des mois hors d'atteinte de l'ennemi, rongé par mon frein, réfrénant tout ce qui gronde tumultueusement en moi, consentant à l'abdication dérisoire de tout ce qui faisait autrefois l'orgueil de mon caractère, de mon tempérament et de ma personnalité.

* Georges BESSET, neveu par alliance de M. CALMETTES, avait arrêté ses études à Normale Supérieure pour s'engager. Il se trouvait sur le front, à Verdun notamment.

- 152 -

Correspondance

Crillon ce 17 août 1916

Nous sommes à Crillon, dans l'Oise, à quinze kilomètres de Beauvais, à soixante kilomètres du front, toujours en réserve et dans l'attente des événements qui se font bien désirer. La perspective d'une autre année de séparation et d'existence militaire est, pourtant, loin d'être séduisante. Personnellement, on me laisse tranquille, mais je crois que la persistance de notre inaction actuelle finirait par me rendre idiot.

Ce 21 août 1916

Je suis toujours au même endroit. J'ai été fortement indisposé, ces jours derniers, par une angine. Un soir, même, ma température m'a fait friser l'évacuation. Je me suis néanmoins rétabli, quoiqu'un lit de paille dans une grange à courants d'air, n'ait pas été très favorable à ma guérison. D'autre part, étant donné notre position en réserve dans une assez modeste localité et toujours en situation d'alerte, il n'y a pas de formation sanitaire ni d'infirmierie ; les moindres lits, très rares, laissés libres par les officiers ou sous officiers de carrière sont effroyablement chers et leurs détenteurs ne tiennent pas à y accueillir des malades.

Correspondance

Chaussoy Epagny 12 septembre 1916

Rien d'intéressant à signaler depuis ma dernière lettre. Nous sommes toujours dans l'attente et il nous est, plus que jamais, difficile de prévoir quelle va être la tournure des événements sur notre front.

Ici, nous avons des alternances de jours calmes et de jours où le grondement assourdi du canon nous parvient ininterrompu. Imperturbables, comme au quartier, nous faisons des corvées et nous passons des revues. Grandeur et servitude militaires ! Le temps est frais, souvent brumeux, les corbeaux se rassemblent en grands vols noirâtres, les pierrots s'assemblent en piaillant dans les haies, les hirondelles s'apprêtent à effectuer leur voyage annuel. Tout cela sent l'hiver, les soirées deviennent tristes et les réveils dans la paille des granges, assez moroses. Enfin, c'est probablement la dernière fois que nous aurons à nous arrêter aussi mélancoliquement sur ces présages de la mauvaise saison.

Correspondance

Chaussoy Epagny, ce 19 septembre 1916

Je suis toujours au même endroit, pataugeant dans la boue et le purin de notre cour de ferme. Il fait depuis trois jours, un temps de chien. La température s'est sensiblement abaissée et le réveil, le matin, dans la grange ajourée, avec une patte ou une épaule engourdie par la fraîcheur, n'est pas très réjouissant.

J'ai des idées moroses par ce ciel gris, cette pluie diluvienne, cette odeur de fumier comme parfum et cette grange comme palais. J'ai un peu de lassitude devant la perspective du nouvel hiver à supporter, surtout si nous devons rester longtemps encore, au pied levé, en position d'attente et en réserve, sans oser entreprendre la moindre installation, la moindre amélioration de mon "camping".

- 156 -

Correspondance

Chaussoy Epagny 25 septembre 1916

Nous sommes toujours dans le même lieu et dans la même position d'expectative. Je suppose que, cette année-ci encore, nous n'aurons pas à entrer en ligne et que notre rallye est renvoyé au printemps ou à l'été prochain. Je m'attends à ce que nous prenions, quelque beau matin, la direction d'un secteur quelconque, entre la mer du Nord et la Suisse, où nous prendrons des dispositions d'hivernage. Cette fois-ci par exemple, j'espère bien que ce seront les dernières.

Pour le moment, je délaisse un peu mes papiers habituels. J'ai rencontré quelqu'un qui possède la collection complète des œuvres d'Anatole France et je me délecte de la lecture des ouvrages de mon auteur favori.

Correspondance

Bresles, ce 8 octobre 1916

Ces jours derniers nous avons été constamment en mouvement par suite d'évolutions et de déplacements. Nous sommes notablement descendus vers le Sud et demeurons très perplexes sur le rôle qui nous sera dévolu cet hiver.

Correspondance

Bresles, ce 11 octobre 1916

J'ai pris connaissance avec indignation et quelque amertume, de la lettre m'informant qu'on avait osé adresser à mon foyer, une lettre anonyme me concernant. Je ne puis préciser d'où vient ce coup abject mais j'ai toutefois de sérieuses présomptions à ce sujet. Plus que jamais, depuis deux ans, j'ai pu apprécier la muflerie de certaines natures humaines peu scrupuleuses, n'hésitant devant aucun procédé pour assouvir leur jalousie. Mais je n'aurais jamais supposé que l'on puisse aller jusque-là. Je ne puis que regretter la destruction de cette lettre, elle m'aurait été précieuse pour faire, peut-être, justice de menées occultes ; dont j'ai déjà été victime. Lorsque ces agissements m'ont injustement privé de l'avancement et du mieux être auxquels j'avais droit, on a espéré m'avoir découragé à jamais et contraint à quitter le détachement. La dignité et la philosophie dédaigneuse avec lesquelles j'ai accepté, silencieusement, le passe-droit qui me lésait, l'estime que me conservent la plupart des officiers et des camarades de l'Etat-Major et de tous les services, la popularité que j'ai gardée au sein de notre détachement, les nombreux services que j'ai rendus ne peuvent être acceptés par ceux qui croyaient m'avoir discrédité. La ponctualité scrupuleuse et la conscience que j'apporte dans l'accomplissement de mon service, la discipline à laquelle je me plie, non sans amertume parfois, me rendent invulnérable au point de vue militaire. Mon officier lui-même, s'il déplore mon défaut d'esprit militaire ne cesse de me rendre hommage, à mon travail, à mon courage, à ma dignité. Certains de ses jeunes sous-ordre ne peuvent le digérer. Par des réflexions, des sous-entendus méchants ils ont cherché à me pousser à bout, à provoquer un moment de révolte dont ils auraient profité en raison de leur supériorité de grade, pourtant légère, pour m'envoyer en prison. J'y ai opposé le mépris, l'indifférence, je me suis réconforté au contact de livres sérieux, de la bonne et franche sympathie de plusieurs vrais et excellents camarades. On n'a réussi qu'à renforcer les sympathies qui m'entourent, à accroître l'autorité morale et la considération dont je bénéficie par mon âge, mes connaissances et mon indulgence naturelle.

Tout cela posé, je dois exposer les détails qui ont marqué mon séjour dans notre cantonnement et qui ont été déformés par l'auteur de la lettre anonyme.

(Voir suite au verso)

- 158 bis -

La ferme où nous étions logés, était dirigée, avant la guerre, par un propriétaire intelligent ayant fait ses études à Amiens et Paris. En son absence, l'exploitation agricole est dirigée par sa jeune femme, aidée de son père et de sa mère, ayant avec leur fille habité longtemps Paris. C'est une famille aisée, formée de gens cultivés et affables différant, sensiblement, des "croquants" que nous trouvons habituellement dans les villages de cette région. Au bout d'une quinzaine de jours j'ai obtenu, de leur part, quelque considération et quelque sympathie alors que nos jeunes et intrigants sous-officiers se faisaient poliment évincer. La bibliothèque de la maison, notamment des œuvres complètes d'Anatole France, mon auteur préféré, était mise à ma disposition. En outre, une paillasse, un matelas et une couverture m'étaient offerts. J'étais, parfois, invité à prendre le café en famille, alors que les jeunes en question n'avaient que la grande cour de la ferme pour y promener orgueilleusement leur suffisance et leur prétention. Il est impardonnable aux yeux de certains, de dévoiler, incidemment la personnalité que cache l'uniforme, d'avoir de l'esprit, d'être bien élevé, en un mot de redevenir, momentanément, l'homme d'autrefois. Ce matin, j'en ai entretenu notre capitaine. Il est marié comme moi, il n'est plus un enfant ; s'il n'aime pas mon caractère indépendant, il m'estime, il est témoin de la régularité de ma conduite depuis le début des hostilités. Il a trouvé ignoble le lâche procédé employé à mon égard et, si la lettre n'avait pas été détruite, elle aurait permis à l'officier d'Etat-Major compétent, de donner une bonne leçon à l'auteur de cette méchante missive ; car on ne badine pas avec des agissements de ce genre, le commandement tenant, avec juste raison, à assurer la quiétude morale de ceux qui accomplissent leur devoir.

Dans le métier militaire, la supériorité de l'aîné, du cœur, de l'esprit, de l'éducation, même affirmée accidentellement, ne plaît pas à tout le monde. La considération, l'autorité que l'on gagne auprès de certains se paie par la jalousie, l'envie sournoise, la sourde hostilité des quelques-uns. J'ignore ce qu'on a écrit ; mais cela ne modifiera pas ma manière d'agir. Je resterai soldat quand je serai traité en soldat, je redeviendrai homme quand je serai traité en homme, que ce soit au dedans ou au dehors de mon existence militaire actuelle.

Correspondance

Montreuil aux lions, ce 20 novembre 1916

Contrairement à ce que nous supposions nous ne sommes pas montés en chemin de fer. Nous gagnerons, vraisemblablement, par étapes, notre lieu de destination et probablement d'hivernage, quelque part du côté de Soissons ou de Reims.

Nous avons pris le chemin des écoliers et j'ai successivement fait du tourisme sur les routes et chemins de l'Oise, Seine et Oise, Seine et Marne, Aisne, Marne. J'ai traversé des champs de bataille célèbres, depuis 1914, où des tombes nombreuses attirent l'attention. Les humbles croix de bois, les drapeaux tricolores qui claquent au vent, surmontent les crêtes et se profilent sur l'horizon. Tout autour, la nature et la main de l'homme ont effacé les stigmates de meurtres et des dévastations. Toutes ces modestes sépultures semblent déjà l'évocation d'un passé qui appartient à l'histoire et leur symbole de victoire contraste, un peu trop, avec la difficulté de la tâche qui reste à accomplir, l'incertitude de l'avenir, les privations, les fatigues, les renoncements qu'exige l'accomplissement d'une tâche digne de leur sacrifice.

Sur ma santé, rien à dire. Un rhume de cerveau ramené de Toulouse cède le pas au vent froid qui me pince les oreilles au cours des randonnées sous la pluie qui me cingle le visage et raidit ma capote. J'ai une auto qui va bon train ; mais sur le siège découvert, à côté du chauffeur, sous les averses, par des chemins détrempés ou labourés d'ornières, il ne fait pas toujours très bon. Puis c'est le retour aux mille désagréments de la vie nomade. Les stations de plusieurs heures à proximité de la voiture, dans l'attente des ordres, de l'indication des liaisons à assurer, l'arrivée tardive dans des villages que l'on ne connaît pas, le ravitaillement tardif et lent, une soupe mal cuite, un bout de viande bouillie et froide que l'on avale à huit heures du soir, à côté d'un tas de fumier, assis sur une pierre, une marche d'escalier, un timon de charrette ; un cantonnement qui vous a été précédemment soufflé par un service plus débrouillard ou

(Suite au verso)

- 162 bis-

... .. ou un officier qui a voulu y caser sa monture, les chevaux de nos voitures hippomobiles qui n'ont pas encore d'écurie et qu'il faut caser, une course affairée dans la nuit, dans les rues que l'on ne connaît pas et où l'on patauge dans la boue ou les flaques d'eau, où l'on se cogne à un fourgon mal rangé, où l'on esquive un coup de sabot d'un "canasson" au bivouac, énervé ou sournois. Puis, vers neuf ou dix heures du soir, sale, mouillé, harassé, fourbu, sans avoir rien pris de substantiel pour tenir l'estomac, n'ayant même pas le temps de reconnaître la grange ou l'écurie où l'on doit coucher ; si c'est une grange, où l'on monte, à tâtons, une échelle parfois vermoulue, où l'on marche involontairement sur les jambes ou le ventre d'un camarade, déjà enfoui dans le foin ou la paille et qui vous invective grossièrement, tout cela pour finir par s'étendre au petit bonheur, roulé dans sa couverture après avoir ramené un peu de paille ou de foin sur soi pour avoir moins froid, et l'on s'endort enfin, pour quelques brèves heures, comme une brute, en songeant quelle vie, quel métier !

Et le lendemain on repart, on recommence, on travaille à monter et démonter, chaque jour, des réseaux de liaison, des installations, des postes téléphoniques, on peste, on jure, on court, on n'a le temps ni de réfléchir, ni de songer au passé, encore moins d'écrire et d'entretenir ainsi le cafard.

Correspondance

Essonnes, 9 décembre 1916

On nous a, cette fois, logés dans une maison vide, anciennement à louer. J'y ai fait choix, au rez-de-chaussée, d'une toute petite chambre. J'ai commencé par confectionner un filet rectangulaire avec de la cordelette goudronnée, entrecroisée et nouée. Je le maintiens rigide par quatre branches d'arbre formant cadre et fortement vissées. J'ai monté le tout sur quatre bûches formant pieds. J'ai, ensuite, fabriqué une paillasse avec de la toile d'emballage ; ma toile de tente, mes couvertures et mon sac de couchage finissent de constituer un lit rustique mais idéal, souple, élastique, princier au possible. J'ai bien eu, la première nuit, un léger mécompte : mes bûches, mal assujetties, n'ont pas résisté à quelque brusque mouvement et, à deux heures du matin, mon lit et moi nous sommes lamentablement écroulés. Le lendemain, j'ai pris des mesures énergiques et depuis les pieds de mon lit sont restés en place.

J'ai complété l'ameublement par une table sur laquelle j'ai disposé un rideau de serge verte et une chaise de jardin obligeamment prêtée par une bonne vieille de la maison voisine.

Je voudrais bien que nous restions quelques temps ici. Malheureusement, avec notre existence nomade et si mobile, rien ne me dit que, dans quelques jours, il ne faudra pas déménager pour laisser la place à d'autres. Combien de fois, déjà, me suis-je aménagé un petit "home" de fortune qu'il m'a fallu presque aussitôt, abandonner.

- 171 -

Torcy, 31 décembre 1916

Je vais tout à fait bien, je suis entièrement remis de la vilaine grippe qui m'avait si fort secoué. Je ne tousse plus ni ne ressens plus aucune faiblesse. La bonne vieille qui m'avait offert une chambre me la laisse en toute disposition et je goûte la satisfaction, assez rare d'avoir un paisible lieu de retraite et un bon lit pour me coucher. Malheureusement, je ne pense pas que nous restions longtemps ici. Nous ne tarderons probablement pas à déménager pour aller nous installer à quelques kilomètres à droite ou à gauche. J'ai eu la raison de ces incessants déplacements. Il paraît qu'un ordre supérieur prescrit de ne pas laisser les officiers et les troupes plus d'une quinzaine de jours dans une même localité et de les faire changer fréquemment de cantonnement afin de les tenir constamment en alerte. S'il en est ainsi nous n'avons pas fini de monter et démonter nos lignes et installations

Il fait gris et humide. Cette fin d'année agonise lugubrement dans le vent, la pluie et la boue glaciale.

Année

1917

Correspondance

St-Ouen (Marne) ce 26 mars 1917

Il fait un vilain temps. Un âpre vent du nord souffle en rafales, la neige tombe et ouate la terre gelée depuis plusieurs jours. Nous nous demandons combien de temps, encore, doit durer cet hiver, si long et si rigoureux. Pour ma part je commence à grogner contre l'onglée persistante en soufflant dans mes doigts et en battant la semelle. Je maugrée contre l'arrivée tardive du printemps et ne manque aucune occasion de manifester ma préférence pour notre climat méridional. J'écris du rez-de-chaussée de notre habitation. Ce rez-de-chaussée est une étable. Mon écritoire est formé d'une longue planche dont l'une des extrémités s'appuie sur le bord d'une auge. De temps en temps, un bœuf détourne sa bonne grosse tête et, d'une langue aimable mais rugueuse, vient imprimer à ma table improvisée, des oscillations inattendues. Le premier étage, une grange sous les tuiles, nous sert de chambre à coucher. Il n'y fait pas chaud. Les rafales de vent glacial s'y livrent à des farandoles peu réjouissantes et ce n'est pas sans un amer regret que j'évoque, le matin, lorsque je m'éveille transi et glacé, le bien-être d'autan.

Cette existence est inséparable de la reprise de notre mobilité. Depuis dix jours nous avons repris notre ancienne existence de romanichels. Adieu les loisirs ; les heures d'étude, le sommeil dans un lit ! Levés de très bonne heure nous passons nos journées en constructions de lignes, en étapes, en exercices de liaison. Toutefois les événements actuels ne nous ont pas encore mis en mouvement. Nous avons quitté le petit village où nous cantonnions depuis mon retour de permission et repris la route. Je pars toujours le dernier car je continue à assurer le permanence d'arrière, le repliement des lignes et des installations. Avec ma camionnette je recommence à faire du tourisme et du camping. Depuis quelques jours nous prenons part à l'entraînement et aux évolutions de la cavalerie dans le camp de Mailly. Nous nous offrons de copieuses séances de

(V. suite au verso)

- 183 bis-

pas gymnastique en déroulant le fil à la suite de nous nouvelles dérouleuses hippomobiles. Elles sont constituées par un bati rectangulaire surmontant quatre roues. Ce bati sert de support à quatre grosses bobines de gros câble de campagne contenant, chacune, deux kilomètres de câble. Les deux dérouleuses, traînées chacune par quatre chevaux, permettent de suivre les escadrons de cavalerie en déroulant le fil . A elles deux elles permettent de poser à terre, et très rapidement, seize kilomètres de câble . A ce sport, nous perdons la graisse amassée pendant nos mois d'inaction prolongée. A travers de grands espaces désertiques ce sont des fantasias intéressantes lorsque l'on y assiste en spectateur ; mais moins attrayantes lorsqu'on y "barde" au grand froid, ou à l'humidité. Cet après-midi nous avons eu un moment de répit et j'en profite pour écrire.

Correspondance

3 avril 1917

Depuis ma dernière missive rien de notable n'est survenu ni dans notre existence ni dans notre situation. Nous sommes toujours dans le même coin soumis au même régime d'entraînement à outrance. Nous commençons à en être tous saturés. Bêtes et gens sont un peu essoufflés et c'est fort compréhensible après une dizaine de jours de ce régime. Le mauvais temps ne se décide pas à nous faire grâce. Le froid, l'humidité, le givre, la pluie, la grêle rivalisent de prodigalité. A peine parvenons nous à faire péniblement sécher nos effets, nettoyer nos armes et nos équipements à la faveur d'une journée de repos, qu'il nous faut, le lendemain, repartir sous l'averse, dérouler du fil ou battre la semelle et patauger dans la boue. Je garde notamment un mauvais souvenir d'une des dernières journées au cours de laquelle j'ai posé et replié le câble dans un affreux chemin de terre, labouré d'ornières, plein de cloaques de boue. Pendant toute la manœuvre, de six heures du matin à trois heures de l'après-midi je suis resté sur une crête, dans un bois de sapin, sans abri, sous une pluie froide, serrée, inlassable. J'étais en compagnie d'un Général de Brigade, de son Etat-Major et de ses agents de liaison, aussi mal lotis que moi ; mais cela ne nous faisait pas moins grelotter, mes camarades et moi. A cinq heures du soir, quand nous avons eu fini le repliement de la ligne, après avoir été arrosés de boue par le giclement du câble s'enroulant sur les bobines des dérouleuses et celui des roues, nous ne formions qu'une masse terreuse littéralement couverts d'un revêtement de limon. Joli sport que la construction et le repliement des lignes de campagne avec les dérouleuses, surtout lorsqu'on a pour toute nourriture du matin au soir, une tranche de viande froide, racornie et un parcimonieux morceau de gruyère !

Je suis saturé d'avoir toujours un horizon grisâtre, de recevoir la pluie sur le dos, de faire du pas gymnastique derrière les dérouleuses dans des landes immenses et désertes.

Correspondance

Sézanne (Marne) 26 avril 1917

Nous revenons de plus en plus à l'arrière en décrivant une foule de zigzags incompréhensibles. Nous changeons, tous les jours, tous les deux jours au plus, de cantonnement. Après l'amère et cruelle déception que nous venons d'éprouver, à la suite de l'échec de l'offensive sur Craonne, il ne reste que le scepticisme et l'infinie lassitude avec laquelle nous envisageons l'avenir. Tout nous est égal. On fait son devoir machinalement, en silence et, que ce soit dans un grenier ou une écurie, on ne demande qu'à dormir et ne pas penser.

Nous avons été très près du front. Pendant vingt-quatre heures nous sommes restés prêts à intervenir, dans une fiévreuse attente. Avec trois jours de biscuits et de conserves dans la musette, un jeu réduit de linge de rechange, notre couverture en bandoulière, débarrassés de tous nos impedimenta ordinaires, grisés d'espairs insensés que l'on avait laissé naître et croître, que l'on avait même exaltés, convaincus par suite du grand nombre d'unités semblables, réunies à la nôtre, que nous étions arrivés au matin du grand soir, nous avons atteint le paroxysme des illusions. Huit heures après on nous a fait repartir en vitesse, déblayer, hâtivement, routes et villages, et, maintenant, nous sommes à nouveau à cinquante kilomètres du front, écœurés, ulcérés. Nous avons déjà connu les désillusions de la Champagne et de la Somme, mais j'avoue que comme troisième déception c'est encore mieux !

Je laisse à penser dans quel état d'âme et d'esprit nous sommes ... D'ailleurs, pas mal de ceux qui nous commandent ne se privent pas de dire, comme nous, ce qu'ils pensent. Espérons que, d'ici la fin de la belle saison, on nous offrira des réalisations plus satisfaisantes, plus dignes de la patience, de l'abnégation dont nous faisons preuve, de la bonne volonté, du courage et du sang que les hommes, eux, ne marchandent jamais.

Durant cette nouvelle période de notre grand tourisme, j'ai assisté à quelques scènes, glané quelques émotions fortes.

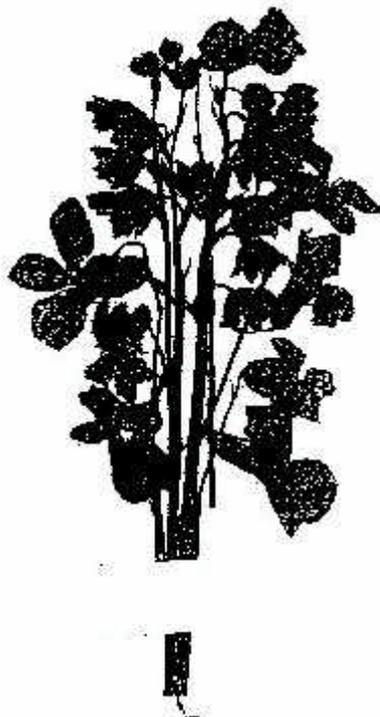
- 193 -

Correspondance

Ludes (Marne) ce 8 mai 1917

Je suis en secteur, depuis huit jours, très très occupé, un peu à gauche du Mont-Cornillet. Travail très pénible pour faire poser des fils sans plomb dans des tranchées appropriées. Je ne suis pas trop exposé, les boches étant assez raisonnables et ne nous "sonnant" pas trop fort. Je donnerai de plus longs détails incessamment.

Muguet
et
violeTTes
cueillis
dans la
montagne
de
Reims



Mai

1917

Correspondance

Ludes, ce 12 mai 1917

Je viens, aujourd'hui, apporter quelques éclaircissements sur ma situation actuelle. Nous avons, soudainement quitté, il y a une huitaine de jours, notre cantonnement de repos et d'extrême arrière, à Sézanne et, après une randonnée de soixante dix kilomètres en auto, sommes venus prendre possession d'un secteur, au pied de la montagne de Reims. Nous sommes chargés de défendre la partie du front comprise entre le Mont Cornillet, à droite, et, à gauche, la ville de Reims dont nous apercevons la silhouette de la cathédrale. Dès notre prise de possession, il m'a fallu, faisant fonction d'adjudant du détachement, aller reconnaître les postes et le réseau téléphonique du secteur. Pendant les trois premiers jours j'ai, à peine, pris une demi-douzaine d'heures de repos. Je me suis grillé sous un soleil flamboyant ou trempé les os sous des orages en parcourant boyaux et tranchées. Je dois préciser que cette partie de la plaine de Reims n'offre aucun relief du sol et se trouve entièrement découverte à la vue de l'ennemi ; lequel, du haut de ses positions de la Vigie de Berru et du fort de Nogent l'Albesse, ne perd de vue aucun de nos mouvements, ce qui nous oblige à ne nous déplacer, en groupe, que pendant la nuit. Actuellement, et pour quelques temps encore, je fais le conducteur des travaux. Sous ma direction, une centaine de travailleurs, encadrés par leurs officiers et sous-officiers, creusent, pendant la nuit, un boyau de deux mètres de profondeur et soixante quinze centimètres de large, au fond duquel je fais placer, ensuite, des câbles téléphoniques sous gaine de plomb. Lorsque la pose est terminée, on recombles le boyau et, dans la journée, avec deux ou trois camarades, nous installons, dans une sorte de petit abri, des boîtes de coupure auxquelles nous raccordons les fils. Ces lignes, destinées à constituer un réseau téléphonique entre les positions d'artillerie et leur commandement, sont, ainsi à l'abri des obus de tout calibre qui tombent en assez grand nombre.

- 195 bis-

Le commandement de l'artillerie réclamant à grands cris sa liaison avec toutes ses batteries, lourdes et légères, le travail est pressant et, entre la chute du jour et les premières lueurs de l'aube, il s'effectue de manière ininterrompue. Tous les soirs, casque en tête, je pars, vers huit heures, et ne rentre, avec les équipes, que vers quatre heures du matin. Souvent, il faut que j'aille, dans la journée, et prudemment, sur le chantier pour préparer le travail de la nuit. Comme je ne suis jamais accompagné que d'un camarade au plus, et que nous suivons le zig-zag des tranchées de cheminement, nous n'avons qu'assez rarement l'honneur d'être salués d'un "fusant" boche, engin, garni de shrapnels, qui éclate à quelques mètres au-dessus du sol. La tâche qui m'est assignée est donc pénible et rude. Je m'offre bien, en moyenne, trente kilomètres par jour, d'une manière ou d'une autre, et il n'est pas question, ainsi à découvert, d'utiliser un quelconque moyen de locomotion. Néanmoins, l'ouvrage m'intéresse. J'ai conscience de faire enfin quelque chose d'utile et j'y apporte tous mes soins. Néanmoins, les bobines de 500 mètres de fil sans gaine de plomb, pesant de 90 à 100 kilos, ne sont pas d'un maniement facile et nous attrapons, parfois, de fameuses suées pour les amener à pied d'œuvre.

Correspondance

Sézanne 7 septembre 1917

Nous avons eu, hier, le spectacle du cortège officiel ramenant à Sézanne le Président de la République accompagné de Messieurs Ribot, Painlevé, Chaumet, les généreux Joffre, Pétain, Foch, Castelnau, etc.

Ils venaient du Château de Mondement, situé à quelques kilomètres d'ici et pivot de la victoire de la Marne, dont c'est, aujourd'hui, le troisième anniversaire. Tous les quotidiens en donnent d'ailleurs d'abondants comptes rendus. Ce matin, j'ai assisté à une grand'messe commémorative où j'ai eu le plaisir d'entendre Monseigneur Tissier, évêque de Chalons, dans une belle page d'éloquence sacrée. C'est un précieux et émouvant intermède dans notre fastidieuse existence faite d'inaction et de passivité.

Correspondance

Arpajon, ce 18 septembre 1917

Actuellement, je suis à Arpajon, dans la grande banlieue sud de Paris, regardant, chaque jour, les trains filer sur Toulouse ou en venir. Je me demande ce que nous sommes venus faire ici ? Mon lieutenant ayant fait venir sa jeune femme et ayant loué, à cet effet, un petit appartement m'a très gracieusement offert son billet de logement. J'occupe une très belle chambre d'officier, je couche tous les soirs dans un lit très spacieux et très doux. C'est une aubaine aussi rarissime qu'inespérée !... Je fais fonction d'adjudant, je remplace même, constamment, le lieutenant dont la retraite est discrètement respectée. Maintenant que nos installations téléphoniques sont terminées, je fais, chaque jour, une apparition au cantonnement pour régler quelques détails de service. J'aurais donc bien mauvaise grâce de me plaindre.

Pendant les quatre étapes de notre déplacement, j'ai eu sans doute, à "bourlinguer" ferme. J'ai été chargé de tout mener et de tout prévoir. Mes camarades ont été épatants. Ils ont fourni, malgré leur petit nombre, un effort qu'ils n'avaient jamais fourni avec d'autres gradés. Sans cris, sans récriminations, quelles que soient les heures des réveils, des repas, des couchers, les équipes m'ont assuré des liaisons rapides, bien faites, marchant toujours très bien. Je me savais, généralement assez aimé de beaucoup mais cette unanimité à faire pour le mieux, cet empressement à obéir à mes ordres ou mes instructions, m'a fait un très sensible et très réconfortant plaisir. Au bout de trois ans de guerre il est rare d'obtenir le rendement que j'ai obtenu. Les hommes sont, parfois, durs à mener ; on est souvent incompris, critiqué mais il vient toujours une heure où, avec de la clarté et de la concision dans les ordres, l'oubli des petites mufleries ou de l'ingratitude, avec de l'indulgence et une inaltérable bonté, on s'affirme par une autorité morale bien supérieure à celle des galons.

- 216-

Sézanne, ce 20 octobre 1917

Je viens de terminer le traditionnel recensement de tout mon équipement de soldat et du matériel en réserve. Comme à l'ordinaire, et avec plus d'amertume à mesure que s'augmente le nombre de semblables retours de permission, je suis demeuré mélancolique devant l'étalage des ustensiles divers, généreusement octroyés par la Patrie à ses défenseurs. Profondément "encafardé" j'ai procédé au rangement des mes armes et bagages, l'esprit étranger à ma tâche, la pensée et le cœur au loin.

- 219-

Correspondance

Château de Romont, 6 novembre 1917

Je n'ajouterai pas grand chose à la dernière description de mon existence au Château de Romont. Le secteur est toujours excessivement calme et notre demeure n'a pas encore été gratifiée d'indésirables envois de projectiles. Avec mes deux sapeurs j'ai fait, pendant trois jours, le terrassier pour déterrer et réparer une rame de fils sans plomb enterrés à 2 mètres 50 de profondeur dans la craie. A manier le pic et la pelle, durant tout le jour, et étant peu entraînés à ce sport nous rentrions le soir, complètement fourbus. Bien qu'étant en terrain découvert nous n'avons pas été, une seule fois, dérangés dans notre travail, par nos vis à vis, les artilleurs "boches". Nous avons par contre, assisté à un émouvant duel d'avions qui s'est déroulé au-dessus de nos têtes. L'appareil ennemi est tombé en feuille morte et est allé s'écraser à un kilomètre et demi de l'endroit où nous travaillions. Je n'avais jamais vu pareil spectacle d'aussi près.

J'ai opéré la reconnaissance de tous les postes et de toutes les "boîtes de coupure" de ma zone. Je suis libre et indépendant, je puis aller et venir à ma guise. Je dors paisiblement, à quinze mètres sous terre, dans les catacombes. J'aime mieux ma retraite actuelle, dans cette thébaïde, que les plus confortables cantonnements de Sézanne ou d'Arpajon. Je vis d'une existence animale, il est vrai, mais je n'ai pas le moindre sensation de servitude militaire.

Correspondance

Château de Romont, 11 novembre 1917

Depuis une huitaine de jours, je peine un peu durement et ce n'est qu'aujourd'hui dimanche, que je peux "souffler" un peu. Ma situation n'a subi aucun changement. Je suis, toujours, détaché au Château de Romont ; mais toute la journée je pars, au dehors, pour surveiller des travaux de pose ou de réfection de communications souterraines. Nous avons eu un travail assez pressé à effectuer et, toute la semaine, j'ai fait consciencieusement le contremaître terrassier dans la craie champenoise. Avec mes deux camarades et quelques hommes de corvée prélevés dans un régiment nous partons, le matin, à sept heures. Nous rentrons à onze heures pour la soupe, nous repartons, à midi, pour rentrer vers cinq heures du soir. Quatre fois par jour il nous faut faire un trajet de quatre kilomètres à travers champ ou dans les boyaux, remuer des bobines de fil sans plomb pesant quatre vingt dix huit kilos, prendre parfois, la pelle ou la pioche. Il est donc compréhensible qu'en fin de journée nous en ayons assez. Nous nous couchons à six heures du soir et il n'est plus question de veillées dans nos catacombes. Nous tombons sur nos couchettes, comme des masses, fourbus, harassés par le labeur physique de la journée. J'espère, heureusement, avoir bientôt terminé ma tâche et pouvoir être un peu tranquille jusqu'à notre relève. Il est vrai qu'en secteur notre métier n'est pas toujours une sinécure et les plans de réseau s'établissent plus aisément dans les bureaux des Etats-Majors que ne se développent les communications lorsqu'il faut les intensifier ou les ramifier à deux mètres trente de profondeur à travers la pierre crayeuse. Les saignées destinées à recevoir nos fils ne devant pas être très larges, la désinvolture avec laquelle on calcule la longueur théorique de leur creusement horaire est vraiment surprenante. Avec une feuille de papier et un crayon on extrait les mètres cubes de terre avec un brio et un entrain qui m'ont toujours émerveillé. Si encore, quand un réseau est établi il était définitif, ce serait

(suite au verso)

- 221 bis-

... .. parfait et ce serait trop beau pour nous. Il vaut mieux faire de nouveaux plans, construire de nouvelles lignes à côté de celles qui existent déjà, enfourer des câbles d'un côté, en dérouler de l'autre, exhumer de vieilles communications pour, deux jours après, les déclarer inutilisables, nous faire faire des raccords, des branchements, des coupures, des combinaisons qui ne durent parfois que quelques heures. Avec les secteurs téléphoniques de l'artillerie, des régiments, des détachements voisins on vit dans une sereine ignorance des besoins respectifs de chacun, on se coupe froidement des communications, on se prend des lignes, au mieux des besoins de ses unités, tout cela en vertu de la loi du moindre effort. On est, ainsi, toujours en route à la recherche d'un dérangement ou occupé à faire le terrassier pour corriger une bévue ou ajouter quelques mailles à cet inextricable écheveau.

J'aime, certes, l'activité, mais je commence à en avoir assez d'attraper des courbatures dans les tranchées de Champagne, de recevoir, assez souvent, de copieuses et célestes rincées sur le dos, rentrer dans mes caves exténué, crotté, boueux, méconnaissable.

Nous sommes, pourtant, assez tranquilles dans notre coin. Tous ces temps-ci le brouillard a jeté, sur la plaine, des voiles grisâtres très favorables à l'accomplissement de nos travaux et nos excursions. L'activité de l'artillerie se limite à des tirs de contre-batteries. A condition de ne pas s'attarder trop longtemps autour des emplacements des pièces, on est à peu près sûr de l'impunité. D'ailleurs, à la fin de la semaine il y aura un mois que je suis ici et j'espère être relevé de mes fonctions actuelles au Château de Romont. Il n'est nullement question, pour le moment, de nous expédier en Orient. Quelques vagues rumeurs ont couru concernant notre relève et notre envoi hors de la frontière. Le temps a passé sans que rien ne donne consistance à ces bruits. D'autre part, on a demandé ; dans tous les détachements du 8^{ème} Genie, les classes et situations de famille des gradés et sapeurs en vue de la prochaine relève de Salonique. Bien que les volontaires ne soient pas très nombreux je suppose qu'il y en a pas mal à filer avant que ce soit mon tour. Je suis toujours en bonne santé et vigoureux. La large vie au grand air, le séjour loin de toute civilisation ne me pèse pas trop. Lorsque le corps a bien dépensé son énergie quotidienne, l'esprit est sain, le sommeil calme et réparateur, l'humeur est plus égale et le temps passe.

Correspondance

Verzy (Marne) ce 26 novembre 1917

Quoiqu'un peu affairé par un nouveau changement de résidence et une nouvelle affectation je ne veux pas retarder l'envoi de ces quelques lignes. Je me contenterai de vous mettre au courant de ma santé toujours satisfaisante et des modalités de mes nouvelles conditions d'existence. Ma division est rentrée à Sézanne, au repos, et j'ai été , hier, relevé de mes fonctions au Château de Romont. Je n'ai pas, pour cela, quitté le secteur. Je suis venu à Verzy faisant fonction d'adjudant, chef d'équipe, à la tête d'un petit détachement composé d'un autre sergent, plus jeune, de deux caporaux et de neuf sapeurs. Chargés d'effectuer des travaux, en ligne, nous partons de sept heures du matin à cinq heures du soir rentrant de onze heures à midi pour prendre notre repas. Mes hommes ont un cantonnement assez confortable, garni de couchettes, je me suis débrouillé pour leur faire délivrer un poêle et un éclairage suffisant pour le soir. Je me suis entendu avec une bonne femme qui se charge de la cuisine moyennant d'être nourrie et j'ai calculé mes comptes d'ordinaire de manière à leur assurer la vie en popote dans de bonnes conditions. Avec la rigueur de la saison actuelle, le pénible caractère des travaux que nous devons effectuer, par n'importe quel temps, ces détails ont leur importance et tous me savent gré de m'en être activement occupé. Pour ma part, en qualité de chef de détachement, je suis assimilé au grade de sous-lieutenant et à ce titre, logé chez l'habitant par le Major de la place. J'ai une petite chambre modeste, mais propre, chez deux bons vieux, un peu rasoirs, mais fort accueillants. Si nous sommes ici pour deux mois, jusqu'au jour où la division reprendra le secteur, je pourrai, après la soupe du soir, me reposer des travaux de la journée, goûter un peu de tranquillité, lire, écrire, étudier, méditer à mon aise. Je vais avoir plus de travail qu'à Sézanne et plus de responsabilités mais, aussi, plus de bien-être, ce qui n'est pas à dédaigner en cette saison. Je suis en bonne santé et n'ai besoin de rien. Pendant mon mois de séjour au Château de Romont j'ai touché l'indemnité de tranchées, étant compris dans la zone de bombardement à courte distance, et n'ai eu aucune occasion de dépenses.

- 224 -

C.R

Samedi 1^{er} décembre

Commencé reconnaissance des lignes de sous-plomb disponibles entre boîte de GP infirmerie et boîte de la batterie de 120 (ASRL) et boîte du parc. (Remarqué emplacements des batteries de Puisieux et des pièces de 120)

Dimanche 2 décembre

Repos. Mise en ordre du magasin de matériel de Verzy. Aménagé et rangé chambre chez M. Serval-Collot.

Lundi 3 décembre

Allé avec Maréchal des Logis Bacchus du 8^{ème} d'artillerie pour effectuer reconnaissance des sous-plomb libres dans le parc de Sillery. Reconnaissances malaisées.

Mardi 4 décembre

Poursuivi reconnaissances et branchements des fils entre les diverses boîtes de coupure. Quelques obus dans la plaine, en en arrière de Puisieux.

Mercredi 5 décembre

Effectué reconnaissances des fils entre nouveau poste de GP, boîtes de GP infirmerie et boîte du mur. Obus envoyés dans le chemin, juste derrière poste de GP.

Jeudi 6 décembre

Continué reconnaissance et étiquetage des fils dans le grand parc de Sillery. Pris, dans la boîte du parc, sous une rafale d'une trentaine d'obus. Eclatements tout proches, pluie d'éclats et de branches arrachées. Fini d'arriver au poste de Sillery Artillerie. Au retour, en regagnant l'auto, à la sortie de Mailly, violent marmitage de la route entre Romont et la ferme du puits. Le même jour plusieurs victimes par les gaz au 12^{ème} cuirassiers et aux batteries autour de Sillery.

Vendredi 7 décembre

Repérage et numérotage des fils aux boîtes de GP et du mur. Identification des diverses directions aboutissant au Central de GP.

Samedi 8 décembre

Allé rechercher les sous-plombs libres entre GP et le Château de Romont, puis, entre GP et Central de Puisieux. Communications hachées derrière les ruines, à l'est de Puisieux, à l'emplacement des anciennes batteries. Le soir, obsèques des quatorze tués de la veille, à la tombée de la nuit, au petit cimetière de Mailly.

- 227 -

Correspondance

Verzy ce 25 décembre 1917

Je suis toujours en assez bonne santé, j'ai beaucoup souffert, ces temps-ci, de la température rigoureuse. Obligé d'aller travailler dans la neige, du matin au soir, j'avais les mains déchirées de douloureuses crevasses, et les pieds boudinés d'engelures. Aujourd'hui, le dégel a commencé à faire son apparition et, malgré le retour de la boue et de l'humidité, j'aime mieux cela que des froids de -8° à -15 degrés. D'autre part, le brouillard est beaucoup plus agréable pour nous. Il interpose entre les artilleurs ennemis et nos travaux un voile opaque qui vaut mieux que les temps secs et clairs du grand froid. D'autre part, avec l'humidité les éclats d'obus voltigent moins loin que lorsque les obus percutants éclatent sur la terre gelée sans s'enfoncer profondément dans la terre.

- 229 -

Année

1918

C.R

Lundi 18 Février - Le matin débarquement et rangement du matériel.
Première visite de Lyon.

Mardi 19 Février - Procédé à l'inventaire du matériel.

Mercredi 20 Février au Dimanche 24 Février - Visite de la ville.

Lundi 25 Février - Allé à la consultation à l'Hôpital Desgenettes pour la vue. (Emu par spectacle de nombreux soldats aveugles en traitement)

Mardi 26 - Jeudi 28 : Séjour à Lyon.

Vendredi 1^{er} Mars - Allé à la Préfecture du Rhône - Présenté à M. Laforêt, Secrétaire du Conseil Général du Rhône.

Dimanche 3 Mars - Arrivée d'une section spéciale de ISF avec Sapeurs du 8^{ème} Génie et Sergent Delacour.

Lundi 4 Mars au Samedi 9 Mars - Continuation du séjour à Lyon - Documentation dans les bibliothèques sur la gravure.

Dimanche 10 Mars – Prise d'armes pour remise de décoration à un Sapeur colombophile.

Lundi 11 Mars – Appris raid de Gothas sur Paris.

Mardi 12 Mars au Vendredi 15 - Promenades – Travail dans les bibliothèques en vu d'un article sur la gravure.

Samedi 16 - Nouvelles entrevues à la Préfecture du Rhône. Eventualité d'une collaboration avec M. Laforêt pour un commentaire de la loi sur les Pupilles de la Nation. Possibilité d'une mutation à la Préfecture du Rhône pour succéder plus tard à M. Laforêt comme Secrétaire Général du Conseil Général.

- 237 -

Correspondance

20 Février 1918

En réserve à Lyon ?

Nous avons échoué à Lyon, dans la ville même, où l'on nous a mis en caserne ! Il est décidément écrit que notre division errante aura connu tous les cieux et tous les sorts. Nos régiments sont éparpillés au diable ; à Roanne, à Moulins, à Valence, à St Etienne etc ... ; à la disposition des autorités civiles et militaires de la région. Notre Etat-Major, amputé de ses troupes, sans aucune liaison avec elles, a été "collé" au deuxième étage d'une maison particulière à louer. Tous les services, Sapeurs télégraphistes et mineurs, ambulance, Trésor et postes, Prévoté, Intendance, Ravitaillement, ordonnances et plantons avons été proprement "emboîtés" dans le quartier de la Part-Dieu. Cette caserne, quoiqu'immense, est encombrée de jeunes recrues, de récupérés, d'automobilistes, de secrétaires qui couchent dans les chambrées. Nous, les "poilus" comptant quarante deux mois de campagne, avons été relégués dans des écuries infectes avec une maigre litière de paille pour coucher, sans le moindre banc pour nous asseoir, la moindre table pour manger. Toute la journée nous entendons "brailler" des commandements par des instructeurs sanglés dans d'élégants uniformes d'arrière, des gamins de vingt ans sont dans les réfectoires bien aménagés pendant que nous mangeons notre gamelle sur nos genoux, une nuée de scribouillards, à l'allure dernier cri nous bousculent et nous toisent dédaigneusement. On nous astreint à répondre à l'appel le soir à 9 heures, on nous cherche chicane si nous voulons sortir du quartier l'après-midi. Notre exaspération est indescriptible, on parle, même, de nous soumettre, en fin de quinzaine, au régime de l'intérieur. Nous ne comprenons rien à ce que nous sommes venus faire ici. Nous demandons unanimement à retourner au plus vite sur le front, loin des casernes, des sergents de garde, des patrouilles, des exercices, pour y être libres, avoir quelques aises et être à peu près nourri. Depuis notre arrivée il a fallu que je mette à jour la comptabilité du matériel qu'il faut, à nouveau, que je surveille et tienne à jour pendant que Barthère s'occupera des réparations et de l'approvisionnement des équipes régimentaires.

Poix, 4 avril 1918

Depuis notre installation ici je poursuis fébrilement la révision et la mise en état de notre matériel. Hier, je suis allé approvisionner les régiments de notre unité. Dans ma randonnée aux environs j'ai vu une accumulation fantastique de troupes de toutes armes et de toutes nationalités. C'est le grouillement fantasmagorique au long des routes, au coin des carrefours et dans les villages : bataillons en marche, convois d'artillerie, longues files des camions automobiles, fourgons, cyclistes, motocyclistes, autos de liaisons. Tout cela fourmille, se déroule, se croise, s'enchevêtre. Dans ce tourbillon de pauvres gens, avec quelques meubles et des hardes empilés sur une carriole, traînant une vache apeurée après eux, des femmes portant des enfants, des vieillards, refluent de village en village, lamentable troupeau errant que l'on ne peut ni aider, ni secourir, qu'on manque de bousculer ou d'écraser à chaque instant. Quelle triste chose que ce spectacle ! Je l'ai vu, avec une autre intensité, au début de la campagne, mais, de le revoir encore, cela m'a serré le cœur.

J'ai vu de l'infanterie de choix de chez nous, d'autres régiments kaki. Quant à ceux que nous accompagnons et tous ceux qui leur ressemblent, je suppose, étant donné leur masse et leur possibilité d'évolution, qu'ils n'interviendront qu'au dernier acte. Comme pour les autres offensives on se tient "paré" et on attend.

Je suis en excellente santé : malgré la fatigue énorme de cette dernière semaine. Bien mieux ! A Lyon je toussotais, j'étais enrhumé du cerveau presque constamment. Depuis huit jours, je travaille "dur", je ne dors guère ou mal, je couche sur la dure, je me trempe la peau et je me porte mieux que jamais. Le jour de notre arrivée ici, l'après-midi, vers une heure j'étais exténué. J'ai dormi une heure sur la terre humide, avec une bûche recouverte de ma serviette de toilette comme oreiller. Une heure après je grimpais comme un écureuil pour reconnaître un circuit sur la herse du bureau de poste. J'étais alerte et dispos comme si je sortais d'un bain turc.

- 242 -

Bataille

du

Kemmel

(Arrêt des Allemands
dans leur progression vers
Dunkerque)

(La course à la mer)

- 246-

Correspondance

13 avril 1918

Depuis trois jours nous sommes en grand mouvement, nous déplaçant de nuit, construisant ou repliant des lignes dans la journée, mangeant à la diable, dormant quand nous pouvons au revers d'un talus ou dans quelque coin de ferme. Depuis huit jours nous ne nous sommes pas déshabillés. Après une feinte qui nous a conduits près de Neufchatel en Bray dans la Seine Inférieure nous sommes brusquement revenus vers le Nord passant derrière Amiens, Doullens, Arras. Nous ne faisons ici qu'une halte et nous devons repartir paraît-il ce soir pour l'Est de St-Omer. Je ne pense pas que nous soyons engagés incessamment car les chevaux de notre Corps de Cavalerie commencent à se ressentir des longues étapes répétées qu'on leur a imposées et ont besoin de souffler.

Nous sommes en plein dans l'armée anglaise quant à moi je suis solide plus que jamais ; je crois que nous en sommes à la phase décisive.

- 250-

Correspondance

Goduvoirsvelde, 22 avril 1918 (Front des Flandres)

Bataille du Kemmel

Depuis notre fusion avec les éléments de l'armée anglaise les courriers nous parviennent avec quelques fantaisies. Depuis huit jours nous sommes en ligne, devant Bailleul. Dès notre arrivée ici j'ai compris la raison de notre raid sans précédent. Notre division a été la première des unités françaises arrivant à la rescousse des anglais qui lâchaient pied. Notre artillerie de campagne n'a pas peu contribué à arrêter la progression ennemie au pied du fameux Mont des Cats. Nos dragons et chasseurs, malgré les fatigues de leur randonnée, ont réussi à tenir et à permettre d'établir, en hâte, tranchées et réseaux. Depuis quatre jours des régiments d'infanterie arrivent en force respectable et la situation est maintenant rétablie. Par ici encore les boches ont raté Dunkerque et Calais ; mais il était moins cinq. Je ne sais si notre Etat-Major va longtemps continuer à rester à son poste de commandement actuel. Quant à nous, nous verrions, sans déplaisir, sonner l'heure de la relève. Grâce au Mont des Cats qui nous a un peu abrités nous ne sommes pas trop secoués ; néanmoins nous avons parfois et, surtout la nuit, des marmitages peu intéressants. En outre, par suite de la reprise de la guerre de mouvement et de l'architecture locale, les caves et abris font presque entièrement défaut. Malgré tout les boches n'ont pas été très rageurs à notre égard. Une fois de plus, dans notre coin nous avons eu assez de veine. On mange et on dort. On vit "en musique" et c'est à peu près tout. Le travail ne manque pas et nous payons la rançon de notre tranquillité de l'arrière. Je viens d'être aux premières loges pour étudier les caractères, les mœurs et le comportement des soldats anglais et de leurs coloniaux, australiens, indous etc ... Je n'en finirai plus de narrer maintes scènes et mentionner maintes observations. Quant à mon impression générale à ce sujet elle est complexe et je ne puis en faire part ici.

J'écris d'une maison dont je suis propriétaire de six heures du soir à neuf heures du matin. Les gens du pays n'osent pas rester dans leurs demeures. Ils ne montrent le bout du nez que dans la journée pendant les heures calmes. Pour éviter les déprédations ils prennent tous un, deux, trois soldats — français — qu'ils invitent à faire le gardien de nuit et installent dans leur maison, avant d'aller ...

- 250 bis-

... eux-mêmes dormir dix kilomètres à l'arrière. Ce n'est pas si bête ... Quand ils s'amènent, le soir, avec la clef et une bouteille à la main en vous disant dans leur pittoresque langage flamand : << Tenez, monsieur, voulez-vous te mettre dans la maison, le lit est fait. >> On aurait mauvaise grâce à se faire prier. Une bonne partie de mes camarades sont ainsi groupés dans la même cité ouvrière. En cas de travail de nuit le rassemblement est bientôt fait. Malgré tout, chez nous, le moral reste épatant.

3 Mai 1918

Depuis trois jours nous sommes relevés. Notre pauvre division a, cette fois, assez durement expié ses longs jours de quiétude. Si l'Etat-Major et ses services ont été relativement favorisés il n'en a pas été de même des régiments. Nous avons été la première unité arrivée à la rescousse des anglais devant Bailleul. L'arrivée de l'infanterie française n'a pas mis fin à notre mission. Les cavaliers, constitués en bataillons de marche ont renforcé les régiments de fantassins, défendant pied à pied les monts Kemmel et Le Locre. Bien qu'armés du mousqueton et du sabre baïonnette ils ont chargé plusieurs fois. Comme on pouvait s'y attendre les officiers ont été à hauteur de leurs noms à particules de leur esprit de corps. Dans un régiment sur onze officiers il y en a eu neuf de tués et un de blessé. Dans ce même régiment les hommes sont revenus à quarante sur quatre cents. Nos artilleurs et ceux des autres divisions de cavalerie du Corps ont tiré jusqu'à 200 mètres et ont dû faire sauter leurs pièces avant de céder le terrain. Certains se sont battus au mousqueton et au revolver près de leurs canons de 75. Quant à notre petit détachement encore une fois il a été servi par sa bonne étoile. Nous sommes restés à Godewersvelde où nous n'avons connu que quelques marmitages parfois assez copieux. Nous avons été protégés par le Mont des Cats. Naturellement il y avait bien quelques risques car le village n'offrait ni caves, ni abris et les obus tombaient au petit bonheur mais dans les services de l'Etat-Major il n'y a eu rien de bien grave à déplorer. Plus que jamais je me réjouis d'être affecté à cette division. Dans une division d'infanterie voisine qui combattait aussi au Kemmel sur quarante deux sapeurs du détachement du 8^{ème} Génie, il y a eu vingt deux tués, blessés ou disparus. Dans une autre division d'infanterie également engagée devant Bailleul, il y a eu onze manquants dans le détachement du 8^{ème} Génie. Nous avons repris, depuis la relève notre vie errante. Je crois d'ailleurs qu'elle va avoir un terme passager et qu'il va falloir aller reformer les régiments. Si cette hypothèse se réalise nous ne commencerons à nous stabiliser qu'à la veille de mon départ en permission.

15 Mai 1918

Nous sommes fixés depuis quatre jours près de Neufchatel en Bray, dans un petit village formé d'une agglomération de quelques fermes. C'est la détente en pleine campagne normande au milieu de grasses prairies où paissent de paisibles vaches laitières, avec les maisons nichées dans les enclos, entourées de haies vives et de pommiers en fleurs. Jusqu'à présent je n'ai pas eu toutefois le loisir de savourer le calme et la quiète sérénité de la nature ayant dû procéder à la mise au point de notre matériel, de procéder à des demandes pour compléter le matériel téléphonique des régiments, matériel perdu ou détérioré en action. Toutefois tout commence à se tasser un peu.

Après la tension des jours de secteur, j'ai goûté avec une âpre volupté l'agrément de nos randonnées. Malgré la fatigue de ces déplacements quotidiens, il faisait bon, sur le devant de l'auto, d'avoir le visage fouetté par l'air vif et parfumé. Il n'était pas désagréable d'aller poser ou relever les fils au long des chemins ou au travers de l'herbe fraîche. Mon être entier s'harmonise alors avec la nature. Après tout la guerre aura été une longue épreuve au cours de laquelle j'aurai pu mesurer le degré de ma robustesse, épurer un fatras de théories, sélectionner mes connaissances en sériant les idées pratiques et les inutiles utopies. La souplesse, l'élégance de l'esprit et du maintien renaîtront peut-être avec plus de maîtrise et moins d'affectation. Il est des moments où je me sens en pleine possession des moyens dont je doutais parfois et j'ai conscience, en comparaison de bien d'autres, d'être vraiment un homme par le sang froid, la volonté, la force et la souplesse. A ces moments-là je ne redoute plus autant les problèmes du retour.

A peine venons nous de nous installer ici qu'on parle déjà de nous refaire décamper par étapes. C'est égal, en aurais-je vu des provinces et des cités au cours de la campagne. En aurais-je connu des granges, des étables et des lieux de camping.

- 258 -

Bataille de

L'Ourcq

—

Arrêt de l'offensive
Allemande en direction
De Château-Thierry
Et Meaux

—

- 262-

C-R-

Lundi 3 Juin

Couché à la belle étoile dans le bois. Dormi profondément sans entendre le tir des batteries environnantes ou éclatements proches, roulé dans les couvertures, calé entre un faisceau de petits arbres. A 9 heures du matin infiltration d'éléments allemands en direction de St-Quentin. Position menacée. Activité fébrile au téléphone. Dispositions pour enrayer progression. A midi relève des Etats-Majors. A 2 heures partis les derniers. Regagné Montigny. Attente du rapatriement à Collimars dans maison de jeune institutrice mise au pillage. (Philosophé sur le fonds de la nature humaine en présence des livres, correspondance, lingerie intime, cahiers de poésies jetés à terre, piétinés et souillés). Défilé de soldats cherchant et furetant dans les maisons aux ouvertures béantes. (Réfutation de la théorie de Rousseau que l'homme naît foncièrement bon. A l'état de nature, il est décourageant !) Regagné Château de Collemars par Mareuil sur Ourcq. Cantonné dans parc du Château. Couché sous la tente. Alerté à minuit. Batterie de 156 en position à côté du parc.

Mardi 4 Juin

Effectué mise en ordre du matériel et des écritures. Alerte à 3 heures du matin.

Mercredi 5 Juin

Baignade à la rivière. Appris mise en état de défense de Mareuil sur Ourcq.

Jeudi 6 Juin

Départ à 7 heures. Camion de matériel versé au départ dans le fossé. Regagné Brégy par Forfry - Saint-Soupplets - Dammartin en Goële - Villeneuve sous Dammartin et Brégy. Installé services de l'Etat-Major. Couché dans une grange ouverte à tous les vents. Nuit très fraîche.

Vendredi 7 Juin

Parti de Brégy à 6 heures du matin. Repassé par Forfry – St Soupplets – Dammartin en Goële – Villeneuve sous Dammartin puis le Mesnil Amelot. Installé services de l'Etat-Major. Après-midi assisté remise Légion d'honneur et médaille militaire à officiers et hommes du groupe cycliste et celui des auto-Canons.

4 Juin 1918

Il y a des moments où il faut vraiment du courage, de la force morale, de l'énergie pour faire son devoir au retour d'une permission, accomplir des missions lorsque le corps est exténué, les forces à bout. Comme au moment de notre intervention dans les Flandres, nous sommes venus participer à la nouvelle bataille à bride abattue, par étapes de jour et de nuit. Nos pauvres régiments pourtant déjà éprouvés au Mont Kemmel se sont encore très bravement comportés. Depuis quatre jours, ils viennent de lutter pied à pied en avant de l'Ourcq réussissant à contenir la pression ennemie. Il y a sept jours que je ne me suis ni déshabillé ni déchaussé. J'ai dormi par brides quelques heures par ci, quelques minutes par là, sur le plancher ou le carreau d'une maison abandonnée, sur la terre dure ou au revers d'un fossé. Je viens de rester trois jours et deux nuits au poste de commandement de mon Etat-Major, dans un bois, sur une crête et sous la menace constante d'un bombardement ennemi. Il s'en est fallu de peu pour que nous soyons plusieurs fois faits prisonniers. C'est la grande et terrible partie avec toutes ses exigences. Elle est d'une âpreté inouïe.

Depuis cette nuit nous sommes plus tranquilles. Nos pauvres régiments dans ces combats pied à pied, où ils se sont comportés avec une fougue inexpérimentée, sont à bout de cadres et d'effectifs. A l'heure actuelle il ne faut naturellement pas penser à la relève complète. Nous sommes en réserve, un peu en arrière, dans le bois, et l'on met un peu d'ordre dans les affaires. On procède à des regroupements de fortune, toujours prêts à remonter au cas où les choses se gâteraient dans notre coin. Par ici les affaires vont assez bien. La progression ennemie est presque complètement arrêtée. Notre division intervenue encore une fois la première a bien contribué à enrayer l'avance des boches.

22 Juin 1918

Nous sommes toujours au repos et dans l'inaction. Pour bien des raisons cette détente prolongée commence même à me peser sérieusement. Les huit premiers jours j'ai eu pas mal de travail pour reconstituer les dotations en matériel téléphonique de nos régiments mais maintenant j'ai trop le loisir de passer au crible constamment les mêmes pensées et les mêmes considérations. J'ai hâte de repartir dans la bagarre, de mener à nouveau une existence violente et incertaine qui meurtrit les membres et engourdit la pensée. Il vaut mieux laisser ceux que l'on aime à l'écart de cette activité brutale et grossière qu'est la vie de soldat sur le front, leur laisser ignorer les mille faits insignifiants, égoïstes ou fastidieux qui sont la lourde rançon des minutes d'exaltation ou d'altruisme. Ici où les pensées se traînent péniblement dans une atmosphère de sensations pénibles venues du milieu qui vous entoure ou causées par l'imprécision lancinante de lointains échos on hésite parfois à pénétrer au fond de son âme et à plus forte raison d'y laisser pénétrer autrui. Après quatre ans d'exil, quand on récapitule les années de bonheur et de jeunesse gâchées, la séparation cruelle et interminable, les fêlures inévitables qu'elles ont forcément entraînés on se sent envahi par une lassitude et un découragement infinis. Il vaut mieux, alors, se replier sur soi-même, refouler sa peine, crisper ses mains sur le cœur qui souffre plutôt que de laisser s'exhaler des plaintes inutiles et risquer de faire souffrir injustement et maladroitement dans des accès de rage impuissante. Par un paradoxe qui, à l'arrière, paraît d'autant plus surprenant c'est dans les moments de repos et dans un plaisant cantonnement que la lassitude et la tristesse s'accusent avec plus de tyrannie. Tout le monde ne se satisfait pas de vulgaires bonnes fortunes dans l'arrière boutique d'un mercanti. Comme pour la douleur physique il faut se raidir et laisser passer l'accès de cafard.

Les permissions vont reprendre incessamment. Malheureusement je ne sais quand je pourrai partir. Je suis

- 267 bis-

... chargé d'une série de conférences à faire dans nos unités sur la signalisation et la télégraphie optique. Elles doivent être suivies d'une période d'instruction que je dois diriger. Je ne sais encore à quelle date j'en serai libéré. Bien heureux, encore, si quelque offensive ennemie ne vient pas à nouveau me contrarier.

Je ne fais actuellement rien de bien pénible et suis complètement remis des fatigues de nos dernières opérations. Moralement, l'équilibre est moins satisfaisant. Quatre mois sans revoir les siens est, à l'heure actuelle, un maximum supportable.

Bataille de l'Aisne

—

Attaque de l'armée Mangin
en avant de Compiègne pour
réduire l'avance allemande
sur Château Thierry

—

- 270-

C-R-

Dimanche 14 juillet

Rentrée de permission de détente.

Quitté Toulouse par l'Express de 8h du soir.

Compartiments et couloirs combles jusqu'à Paris.

Lundi 15 juillet

Arrivé à Paris Austerlitz à 10h. Allé à la gare St Lazare voir horaires des trains sur la ligne de l'Ouest. Déjeuné à la cantine de la gare. (Observé organisation de ce genre d'œuvres militaires)

Entendu sept ou huit éclatements d'obus de la "Bertha" sur Paris. Remarqué insouciance du public.

Parti à 6h du soir par train direct pour Gournay en Bray. Appris départ de la division. Descendu à Achères. Impossible obtenir renseignements précis sur sa destination. Allé à Pontoise. Confirmation du passage des régiments de cavalerie dans Pontoise et se dirigeant vers Sannois. Allé sur Persan-Beaumont (Remarqué joli coin de banlieue du côté d'Anvers s/Oise, Valmondois, l'Isle Adam). Couché à Beaumont n'ayant plus de correspondance.

Mardi 16 juillet

Pris train à Beaumont pour Laboissière. Fait timbrer permission. Appris séjour de la division à Lagny. Sauté dans un train de troupes anglaises jusqu'à Beaumont. A Beaumont pris train de Calais, en retard, pour retourner à Paris. (Vu à la gare du Nord aménagement des dortoirs pour militaires et cantine américaine pour réfugiés. Préféré déjeuner dans un petit restaurant près de la gare du Nord (Hôtel d'Alsace, boîte douteuse !) Pris train à 6 heures pour Lagny. Appris départ et changement inattendu de direction de la division. Trouvé heureusement auto-canon retardé par panne. Départ de Lagny à la poursuite de la division par Anet-Claye-Souilly (Vu importantes troupes américaines) Messy Ste Mesme (Vu troupes noires) Nantouillet-Juigny- St Mard (Division repartie depuis une heure. Renseigné par permanence de l'Etat Major)

21 juillet 1918

Attaque de l'Armée Mangin pour délivrer Château Thierry

Nous sommes revenus, hier, au demi repos. Une fois encore nous n'avons pas eu à intervenir dans les opérations selon le caractère et la destination des unités de cavalerie que j'accompagne. Il s'en est d'ailleurs fallu de peu. Une question de quelques heures n'a pas permis le développement de certaines phases de la bataille. Nous avons néanmoins suivi l'infanterie dans sa progression victorieuse nous tenant toujours à la disposition du commandement. Nous nous sommes avancés sur le théâtre des opérations alors que subsistaient encore des traces toutes fraîches de la lutte ; tranchées bouleversées, tombes immobilisées par des éclatements, cadavres français, américains, allemands jonchant encore le terrain dans leur tragique immobilité. Dans des villages complètement ruinés nous avons assisté au grouillement des convois de ravitaillement et de munitions, des colonnes d'artillerie et d'infanterie montant en ligne, au triste défilé des blessés, des voitures sanitaires, de longues files de prisonniers. Nous n'avons pas couru de grands risques dans notre position, les boches n'ayant que faiblement réagi jusqu'à présent. Je conserverai longtemps le souvenir de ces visions notamment des convois de blessés et de prisonniers, de l'incendie, près de nous, d'un ballon d'observation. Je n'oublierai pas non plus notre bombardement nocturne par les avions ennemis avec le féérique mais dangereux emploi des fusées éclairantes - les alignements des civières près des postes de secours où s'épalaient toutes les plaies et les agonies - nos constructions de lignes de nuit au travers des ruines, de l'enchevêtrement des arbres abattus par les obus, dans une épouvantable atmosphère de chairs corrompues. A côté de cela la sensation fortement réconfortante d'apprendre l'annonce des étapes et des circonstances de notre victorieuse progression, l'arrivée en foule des prisonniers, la vaillance des américains qui se sont révélés de courageux soldats. Tout cela fait oublier les fatigues des continuelles

- 276 bis-

..... nuits d'étapes, du repos sur la dure, des repas escamotés ou problématiques. Le grand orage qui a précédé le matin de l'attaque nous a surpris en pleine forêt de Compiègne où nous bivouaquions. Notre grand camion de matériel s'est embourbé. Nous circulions dans la nuit noire, sous les rafales de pluie, risquant à tout moment la collision avec d'autres camions ou la dégringolade sur les pentes. C'était un vrai calvaire. Pourtant tout le monde a fourni son effort. Nous avons fait étapes de nuit et constructions de lignes pendant le jour. Notre poste de commandement se déplaçant trois ou quatre fois dans une même journée. Depuis hier après-midi c'est la trêve mais je ne crois pas qu'elle soit de longue durée, on nous laisse probablement souffler en vue de nouveaux efforts. Qu'importe si des résultats satisfaisants sont au bout ! Ce n'est pas encore la fin mais c'est le rétablissement indéniable de la situation en notre faveur. Je n'avais jamais vu les américains à l'œuvre mais je ne saurais trop louer leur agilité, leur courage, leur sang-froid et leur merveilleuse organisation. Devant nous, ils viennent d'"épater" littéralement la Légion et la division marocaine pourtant difficiles en matière d'audace et d'endurance. Avec eux la victoire se forgera peut-être plus rapidement qu'on ne le pense.

- 279 -

Bataille

de la Somme

—

Attaque sur

Montdidier et Roye

pour

ébranler le front ennemi

—

Breteuil 15 août 1918

Attaque Sur Montdidier et Roye

Depuis hier nous sommes revenus à l'arrière mais ce n'est pas pour longtemps car nous repartons cet après-midi pour remonter "dans la brousse". Néanmoins ce court entr'acte est fort précieux. Grâce à lui nous avons pu prendre quelques soins de propreté plutôt nécessaire, changer de linge, rafraîchir nos mentons noirâtres et sales.

Depuis le 10 nous étions en ligne à peu près dans les mêmes conditions que pour la dernière bataille de l'Aisne. Nous suivions la progression de l'infanterie à cinq ou six kilomètres derrière les premières vagues d'assaut. L'arme que j'accompagne (la cavalerie) ne donne pas mais elle est tout à portée pour pouvoir être utilisée à la moindre lézarde qui se produirait dans la ligne de repli ennemie. Sans doute quelques uns de nos régiments ont fourni quelque patrouille de reconnaissance en certains points mais ce n'a pas encore été, chez nous, l'action en grosses unités. Ce qui ne s'est pas produit demeure toujours possible et c'est pour cela que nous ne connaissons aucun répit. Ainsi, dans la journée, nous avons procédé six fois aux liaisons téléphoniques du poste de commandement de notre Etat-Major. Six fois, de quatre heures du matin à onze heures du soir, notre général est remonté à cheval ou en auto pour se porter à un nouveau poste d'observation. Six fois il a fallu tisser de nouveaux réseaux. De jour, de nuit nous sommes en route dans les ruines, les terrains ravinés ou bouleversés par les obus. On peut imaginer les difficultés que l'on éprouve et la peine que l'on prend à faire avancer chevaux, convois et autos dans ces conditions, surtout la nuit. Inutile d'ajouter que le pays où nous nous trouvions et nous nous déplaçons est complètement ravagé. Nous couchions dans les abris que nous ont laissés les "boches". Nous y trouvions leurs nippes et leurs poux. De temps en temps nous découvrions même dans un coin quelque cadavre verdâtre et recroquevillé dégageant avec la grande chaleur actuelle des relents épouvantables. Tous ne sont

- 283 bis-

..... pas enterrés et il vient parfois, des hautes herbes des senteurs pestilentielles. J'ai traversé une sous-préfecture (Montdidier) tout récemment délivrée, vingt quatre heures après son évacuation par l'ennemi. Le spectacle est au-delà de toute imagination. Il n'y a plus une maison debout, à peine quelques pans de mur. C'est un amoncellement chaotique de ruines, de charpentes, de maisons écroulées les unes sur les autres. Des rues ont disparu en entier. Tout a été bouleversé, éventré, déchiqueté par la formidable puissance des explosifs. Dans cet amas de ruines les premières équipes de territoriaux et de génie s'efforcent hâtivement de déblayer les artères ayant un intérêt stratégique, de rétablir les voies de chemin de fer coupées, de combler les entonnoirs creusés par les bombes et les obus. Des villages se trouvant aux alentours il ne reste également que des ruines. Nous couchons à la belle étoile où dans les sapes abandonnées par l'ennemi. L'eau potable est rare, le ravitaillement uniforme, le travail dur et pénible, on s'en soucie d'ailleurs assez peu, le moral est bon. Tout le monde est heureux de voir les événements se dérouler de façon satisfaisante pour nous et nous commençons à croire que luit, maintenant la dernière phase. Elle se prolongera peut-être jusqu'au milieu de l'année prochaine mais il ne paraît pas vraisemblable que les hostilités se poursuivent au-delà de ce terme. L'ennemi principalement occupé à endiguer la progression de l'infanterie, à déménager son artillerie lourde ne bombarde guère les lignes d'arrière comme au temps de la guerre des tranchées. Le jour notre aviation de chasse fait bonne garde. Il n'y a que la nuit où nous sommes importunés par les "gothas" qui viennent lâcher leurs torpilles sur les cantonnements, les croisements de route et les bifurcations. C'est tellement problématique d'être ainsi atteint que ce risque est à peu près négligeable. Je suis en bonne santé, j'ai ressenti un peu de faiblesse et de courbature pendant deux jours sans pouvoir en comprendre la cause mais je suis redevenu aussi vigoureux qu'auparavant. Nous nous attendons à avoir encore une période un peu dure. Qu'importe si elle nous apporte de nouveaux résultats.

- 290 -

Libération
de la
Belgique

Samedi 28 septembre

Quitté Herzeele à 14 heures. Gagné Proven par Hondekerque. (Remarqué physionomie purement flamande de la contrée : langage, enseignes des cabarets, gendarmerie belge, moulins) (Grand camp d'aviation près de Proven) Traces de bombardements récents. Petits magasins avec cartes, mouchoirs brodés etc. Installé ligne des PC. Parti de Proven à 14 heures. En passant remarqué traces de bombardement par avions du camp d'aviation anglais. Passé par grande route de Proven à Poperinghe. (Nombreuses petites maisons construites en bois sur le bord de la route. Contourné Poperinghe. Croisé convoi de prisonniers allemands. (Remarqué camp de triage des prisonniers boches près de Vlamintinghem) (Mauvaise route entre Vlamintinghem et Brielen. Commencé construction de deux circuits à 7 heures du soir, dans les bois et trous d'obus avec une pluie battante, gênés par incessants convois d'armes belge et anglaise. (Remarqué types de soldats de l'armée belge, expressions et accents flamands). Terminé construction à 2 heures du matin dans cloaques de boue.

Dimanche 29 septembre. Resté toute la journée dans l'attente au château de Brielen. Remarqué vestiges du riche parc et du château. Fait procéder à la consolidation de la ligne construite pendant la nuit. Continuation ininterrompue de la pluie. Cloaques de boue dans les chemins d'accès au château. Pendant la nuit survol et bombardement par les avions ennemis. Eclatement des bombes dans le parc du château. Adjudant malade, pris ses fonctions ainsi que la direction en second du détachement.

Lundi 30 septembre. Partis à la nuit par temps épouvantable. Passé près d'Ypres. (Remarqué le lit du canal de l'Yser). Aspect chaotique, lugubre et désert de la grande plaine. Impression de désastre irréparable et d'épouvante accrue par les débris informes de tôles d'abris, des blocs de béton, des fragments de tranchées sous la pluie glaciale et la boue. Sensation affreuse et navrante au petit jour. Eau suintant de partout, entonnoirs et tranchées remplis d'eau. Passé par Wietge-St Jean-St Julien. A St Julien relié PC du général au central du Corps. Resté au PC jusqu'à 2 heures de l'après-midi sous la pluie et sans abri sur une route défoncée par les trous d'obus devenue impraticable.

- 295-

Canal de boue. Afflux de colonne de cavalerie, de convois d'artillerie et de convois belges. A 15 heures départ du PC. Réussi à suivre avec les dérouleuses en ordre de marche et les voitures à chevaux. Passé par route de Poescapelle. Vision dantesque de toute la route, plaine fouillée et bouleversée par les explosions, amalgame de débris informes de cinquante mois de guerre. Trouvé plus de quinze tanks anglais éventrés et rouillés. Vestiges des luttes antérieures, de débris de caissons, de voitures, de voies ferrées, de bastions en ciment armé dont les ruines commandaient les rares voies d'accès. Partout l'eau et la boue. Avance très pénible. Pluie ininterrompue. Vêtements trempés. Obligé de marcher presque continuellement à pied, couvert de boue. Passé sur emplacement de Poescapelle indiqué seulement par un poteau. Presque pas de trace du pays, pas même de vestiges de mur de 0,50 m. Tout rasé. Continué par West Roosebecq. Amélioration de la route. Arrivé au PC après avoir dégagé route obstruée par une voiture de ponts Véry enlisée et par route coupée par un immense entonnoir de mine. Cherché refuge sur le siège avant d'une voiture auto. Pas d'abri. Grelotté toute la nuit avec vêtements mouillés et glacés sur le corps, chaussures pleines d'eau. Nuit très dure. De quatre heures du matin à huit heures couru et marché pour éviter raidissement des membres.

Mardi 1^{er} octobre. Avec les hommes essayé de construire un petit abri avec quelques tôles. Dans l'après-midi, sérieux bombardement du P.C. Plus de 150 obus dans notre zone sans pouvoir trouver un refuge. Caporal Gleize, secrétaire de l'Etat-Major blessé par un éclat d'obus. Les chevaux de notre détachement atteints, un tué, deux blessés, deux enfuis. Poste de T.S.F criblé d'éclats d'obus. Resté pendant $\frac{3}{4}$ d'heure terrés dans notre trou. Le cheval du fourgon de TSF complètement éventré, un dragon, la tête emportée à côté. Après le carrefour, dans un convoi, six chevaux de l'attelage éventrés et le corps du conducteur étendu à côté dans le fossé. Appris grosses pertes éprouvées par les brigades en ligne. Dans la nuit, recommencement du bombardement. Dormi tassé à dix-neuf dans notre embryon d'abri. Bombardements fréquents.

Correspondance

En route, 14 octobre 1918

Je suis à nouveau, dans la plaine cahotique et ravagée où j'étais il y a une quinzaine de jours. L'attaque que je vous laissais prévoir s'est déclenchée ce matin, au jour, et comme à l'ordinaire, nous sommes dans l'attente des événements en vue d'exploiter éventuellement les premiers résultats obtenus par l'infanterie. J'écris, au crayon du bord d'une route bordée, à perte de vue, de voitures, de convois rangés sur les côtés. Dans le couloir juste suffisant, c'est le flot habituel des jours d'attaque, voitures de tourisme portant des officiers français, belges ou anglais, fourgons, cuisines roulantes, pièces, caissons ou fourragères d'artillerie. Dans ce grouillement filtrent, péniblement les cyclistes, les motocyclistes, les cavaliers estafettes, les blessés légers ou les malades qui regagnent péniblement l'arrière. De lourds camions automobiles, halètent bruyamment et menacent, constamment de tout écraser. De temps à autre passent des convois de prisonniers, encadrés de cavaliers, les uns mornes, les autres heureux d'en avoir fini puis, triste revers les légères auto sanitaires d'où monte parfois un gémissement, dont un peu de toile soulevée laisse apparaître les brancards superposés, la blancheur des pansements. Les premières nouvelles sont assez bonnes. Des blessés viennent de nous apprendre que Roulers était débordé, peu après un officier lance joyeusement la nouvelle que la ville est entre nos mains. Nous avons tellement connu déjà ces heures d'attente fiévreuse, pendant lesquelles les plus fantastiques nouvelles sont colportées, on nous a tout fait entrevoir, la ruée irrésistible à laquelle nous devons puissamment contribuer que nous demeurons placides, légèrement sceptiques, semblables aux pauvres chevaux qui baissent la tête, se frottent les naseaux et se consolent, ainsi, des nuits sous la pluie, de la meurtrissure indéfinie des harnais. A peu de distance nos régiments se massent, ligne noire des escadrons se découpant sur la lande gris-vert de la plaine et le gris de l'horizon.

Depuis ce matin la pluie a fait trêve et nous n'avons .../...

- 298 bis-

.../... à souffrir que de la boue qui nous gicle dessus au passage des véhicules de tous genres, qui enduit le bas de nos capotes, jambes et souliers d'un revêtement semblable à celui qui englue les roues, les rayons, les essieux des voitures, les pattes et le ventre des chevaux.

Mais en ce moment une rumeur circule, on va avancer encore un peu, nouvelle station dans le même décor probablement deux ou trois kilomètres plus loin. C'est toujours la même scène, le même piétinement fastidieux derrière les lignes où l'on se bat, dans le bled dominé par les ballons d'observation, dans le tumultueux brouhaha des véhicules, dans le bourdonnement des avions qui sillonnent l'air par escadrilles de quinze, vingt, trente appareils.

- 303 bis-

Correspondance

Thielt –27 octobre 1918

.../... Dans une grande et belle maison abandonnée par son propriétaire d'abord, par les boches ensuite, nous avons organisé, à grand renfort de nettoyage et d'ingéniosité un cantonnement épatant. J'ai pu prendre un bon bain chaud en arrivant ici et changer de linge ; malgré quelques obus j'ai dormi à poings fermés pendant les deux dernières nuits et suis, maintenant, complètement "retapé". Je crains, malheureusement, qu'on ne nous laisse pas ici et qu'on nous renvoie bientôt à l'arrière pour remplacer les chevaux manquants et attendre une amélioration de l'état sanitaire général. La vie de "romanichel" va certainement reprendre et nous allons, probablement changer d'air. Thielt où nous sommes actuellement est une petite ville assez importante, pas trop abîmée ayant encore conservé une partie de sa population flamande. De grands drapeaux belges flottent encore aux fenêtres de nombreuses maisons, témoignent de la joie d'être délivrés après quatre années de captivité. Les inscriptions boches s'étalent encore sur tous les murs et les premières prescriptions des commandements français et belge voisinent avec les édits de la Kommandantur d'autrefois. A travers les panneaux et les planches qui remplacent les vitres et carreaux pulvérisés par les explosions on aperçoit encore quelques riches mobiliers flamands dans le style des meubles hollandais si fort en vogue avant la guerre. D'ailleurs il n'y a guère ici d'intermédiaire entre les intérieurs pauvres et sales où grouillent les marmots en cheveux blond filasse et les maisons bourgeoises où cuivres, carreaux et meubles reluisent de la plus étincelante propreté.

Correspondance

Ingelmunster - 10 novembre 1918

Nous sommes à nouveau repartis en promenade opérant un glissement vers le Sud-Est. Nous repartons en opérations mais étant donné l'imminence de certains événements décisifs et du plus haut intérêt nous espérons n'avoir à faire qu'une promenade militaire pour raccompagner les "Fritz" sur les positions imposées par l'armistice.

Anseghem - 11 novembre 1918

C'est à Anseghem, entre Andenarde et Courtrai que nous avons reçu, ce matin, le bienheureux radiotélégramme annonçant à toutes les troupes la cessation des hostilités pour aujourd'hui à partir de onze heures. Notre joie tient du délire. Au premier moment on était comme des fous, se serrant les mains, criant, hurlant, chantant. Les plus calmes d'ordinaire étaient les plus exhubérants. C'est la fin du long cauchemar et la fin dans une victoire éclatante, complète. Les longues années d'exil, de privations, de fatigues, de renoncements ont enfin porté leurs fruits, la réalisation de l'idéal qui nous a fait dresser quand il a fallu partir. Nous allons retrouver nos familles avec le sentiment d'avoir fait notre devoir revenant la tête haute, la conscience en paix, humbles artisans du grand résultat dont tous profiteront.

Dernière ironie ! Nous étions partis, avant hier, pour la grande chevauchée, toujours miroitante et toujours fugitive. Nous devons, ce matin, franchir l'Escaut et les plaines environnantes inondées par les allemands. Nos officiers d'Etat-Major travaillaient encore, hier au soir, sur la carte d'Etat-Major étudiant les gués, les passerelles, poursuivant en pensée l'ennemi en dépit des inondations traîtresses, délivrant Bruxelles, entrant triomphalement en Allemagne etc. Témoin muet de leurs échanges de vues je me trouvais auprès d'eux. Dernier espoir heureusement avorté. Plus de chevauchées. Définitif adieu aux grandes ... /...

- 309 bis-

.../... charges d'antan. Nous allons prosaïquement et tranquillement attendre que les ponts soient rétablis, les inondations un peu taries et les routes émergées. Nous commencerons probablement, alors, la promenade militaire qui doit nous conduire sur la rive gauche du Rhin. Je suppose que la cavalerie sera une des premières armes appelées à faire l'occupation des territoires ennemis, évacués selon les clauses de l'armistice, sa mobilité la rendant particulièrement qualifiée pour d'éventuelles opérations de police. Nous nous attendons, par conséquent à de nouveaux voyages mais, ceux-ci exempts de tous risques.

Notre poste de T.S.F. prenant tous les télégrammes de la Tour Eiffel nous avons connu les principales conditions acceptées par les allemands, leur changement de régime et tout cela nous donne grande satisfaction. Nous n'aurons pas souffert en vain. Nous sommes ici dans un "bled" sans journaux, sans coopérative, sans magasins où les civils ne parlent que flamand, où l'occupation allemande a tari toute richesse et toutes ressources alimentaires. En raison de nos déplacements incessants notre ravitaillement suit mal et est médiocre. Le festin que nous nous étions tous promis de faire au jour de la cessation des hostilités se réduira pour nous à une maigre pitance. Qu'importe c'est fini !

- 311-

C.R.

Dimanche 17 Novembre. Rien à signaler. Conversation sur les agissements des boches. Interdiction de cacher laine, cuivre, de moudre du blé pour avoir de la farine. Vexations imposées. Perquisitions à la suite de charivari contre les femmes se livrant aux allemands. Curé, vicaire, bourgmestre pris en otage. Vicaire et bourgmestre liés dos à dos. Bourgmestre emmené sur le front pour travaux. Jeune homme fusillé pour avoir fait passer lettres. Nombreux témoignages d'indépendance d'esprit des belges.
Appris mort de Charlet (souscription organisée)

Lundi 18 Novembre. Ordres reçus dans la nuit. Départ soudain à 7 heures du matin. Passé par Wareghem – Vyve St Eloi – Oostrosebeke – Ingelmmunster – Rysslande – Coolscamp – Lechtersvelde. Installé services de l'Etat-Major à Lichtersvelde. Après-midi allé relier le bureau de la 2^{ème} BD au Central de Coolscamp.

Mardi 19 novembre. Proposé pour croix de guerre belge.

Mercredi 20 au samedi 23 Novembre. Rien à signaler.

Dimanche 24 Novembre. Appris prochain départ pour la France. Adieu à la Flandre, ses moulins à plateforme, ses prairies, ses champs de navets et de betteraves, ses curés, ses vieilles à mante noire, ses plaines inondées, ses routes pavées, ses poêles de cuisine en faïence, ses vieux cuivres, ses images saintes et ses brouillards.

Lundi 25 novembre. Parti de Lichtersvelde à 6 heures du matin. Passé par Gitsberg – Hoogledé – West Roosebeke – Poelcapelle – St Julien – St Jean. Traversé Ypres. (Passé devant les ruines de la Cathédrale et de la halle aux drapiers). Continué par Brichen – Everdinghem – Woosten – Oostrleteren. Installé services. Le matin traversé pour la dernière fois l'immense plaine désolée entre Ypres et Roulers encore plus poignante dans le brouillard et sans voir un être humain.

- 312 -

En attendant
la
démobilisation

11 Novembre 1918 – 2 Mars 1919

- 318 -

Correspondance

Wassy ce 3 janvier 1919

J'ai souvent renoncé à pénétrer les mystérieux desseins de l'autorité militaire mais plus que jamais je me sens incapable de comprendre les raisons de l'immense promenade qu'on nous offre comme repos à l'issue des hostilités. Nous nous demandons tous quel est le fantaisiste qui, pour nous envoyer de Belgique en Alsace Lorraine a trouvé bon de nous faire passer par St Omer, Abbeville, Beauvais, Gournay en Bray, Creil, Meaux, Arcis sur Aube, Wassy, Neufchateau, Contrexéville, Epinal, le Col de la Chipote, le Col du Hanz Schermeck et Obernai. Aussi fantastique que cela paraisse tel est pourtant le programme offert à notre pauvre division pour la reposer de la bataille des Flandres et de la libération de la Belgique. J'ai sans doute, grâce à ma permission de détente esquivé une partie du parcours mais, hélas, en arrivant j'ai été bien servi. On m'a remis en main, avec empressement les rênes de notre détachement. Bon gré, mal gré, investi de la confiance aimable et insouciant de notre lieutenant, je dois régler les détails des étapes, diriger les installations téléphoniques, veiller au cantonnement des hommes et des chevaux de notre formation, au garage de nos voitures, à l'arrivée du ravitaillement, au zèle des cuisiniers etc, etc. Levé à cinq heures du matin les jours de déplacement je préside à la confection du "jus" matinal et au départ des équipes chargées d'assurer la liaison de l'Etat-Major avec ses brigades et ses services. Je surveille les constructions de lignes, je m'invective avec les croquants pour trouver un gîte pour les hommes et les chevaux. La nuit me surprend souvent sans que j'ai eu le temps de procéder à ma toilette. Vraiment, une telle randonnée, après quatre ans et demi de campagne, avec des effectifs restreints par les envois en permission paraît être une gageure pour nous en faire "baver" jusqu'au dernier jour.

Correspondance

Obernai, ce 4 février 1919

Depuis notre arrivée à Obernai, il y a une quinzaine de jours je n'ai quitté que deux fois la localité.

La semaine dernière j'ai profité d'un après-midi ensoleillé pour aller à 5 kilomètres d'ici, à Ottrot, voir les ruines d'un vieux burg perché au sommet du Lutzembourg. Je me suis dégourdi les jambes en faisant l'école buissonnière dans les bois de sapins. Il y avait un peu de neige et quelques stalactites de glace qui contribuaient à donner aux vieux murs féodaux un léger cachet féérique. Je n'ai pu encore monter à Ste Odile, la brume ne s'étant pas encore décidée à lâcher pied un seul jour.

Hier, je suis allé à Saverne pour accompagner mon hôte lequel m'avait demandé de lui servir d'interprète auprès des nouvelles autorités françaises de cette ville. Je n'y ai glané que quelques façades pittoresques. Seule la place que traversait, jadis, le célèbre Von Fortsner est belle. La caserne est un beau château du XVIIIème siècle dans le genre de celui de Luneville et la roseraie doit être fort belle à la saison.

Mon hôte est un alsacien qui s'était rallié aux boches et qui était même secrétaire de mairie avant la guerre. Il se rallie avec autant d'enthousiasme à la nouvelle patrie que nos troupes lui ont offert il y a trois mois. Je suis bien couché, bien servi, invité à déjeuner le dimanche matin, en tête à tête avec lui, sa femme et ses filles ne mangeant qu'après et nous servant avec empressement. J'ai goûté à une selle de chevreuil à l'alsacienne, à la choucroute traditionnelle, à un immense Kouglhof. Devant une bonne grâce aussi courtoise et aussi empressée, devant l'insistance avec laquelle il m'explique qu'il est de famille vraiment alsacienne, qu'il a un frère établi à Paris, qu'il était fonctionnaire alsacien et non allemand j'aurais mauvaise grâce à refuser les égards dont je suis l'objet.

- 324 -

C.R.

Lundi 3 Février. Parti le matin à 7 heures par le train. Passé par Rosheim – Molsheim – Wasselone (Remarqué panorama des Vosges) Arrivée à Saverne. Visité la ville. Remarqué château, place, maison sculptée de la garde. Revenu par Strasbourg avec un télégraphiste du 2^{ème} bureau de l'armée Mangin. Causé avec lui du Général Mangin, des rapports de la population et des soldats français dans la région de Mayenne. A Strasbourg vu rapidement gare, place de la gare, place Kléber. Remarqué larges rues. Rentré par Rosheim. Remarqué vieille porte. Arrivée d'un bataillon du 71^{ème} régiment d'infanterie.

Mardi 4 et Mercredi 5 Février. Rien à signaler

Jeudi 6 Février. Invité à déjeuner par M. Gressler. Mangé choucroute et Konglhof

Vendredi 7 Février. Assisté à séance cinématographique au Séminaire.

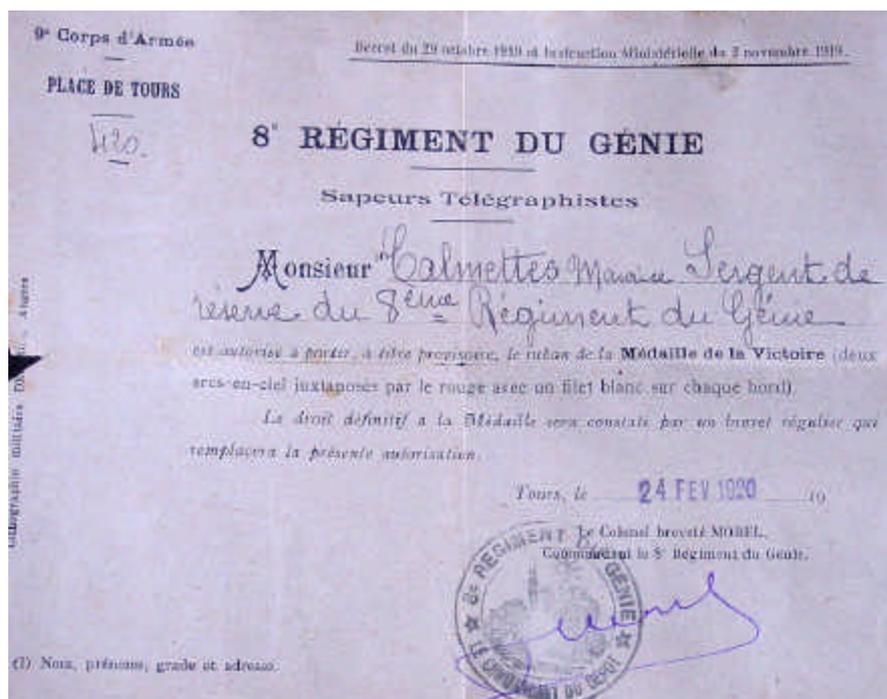
Samedi 8 Février. Parti en excursion à Ste Odile. Passé par Bernardvilliers et StNabor. Pris sentier de St Nabor malgré la neige. Beaux effets de neige et de soleil sur les sapins et dans les sous-bois. Belle vue sur la vallée de Niedermunster. Passé devant la fontaine de Ste Odile. Beaux rochers à l'arrivée sur le plateau. Remarqué monastère. Beau panorama sur toute la chaîne des Vosges du champ du feu à Mutzig et sur la plaine d'Alsace depuis Rosheim jusqu'à Bare. Revenu par champ de Grossmatt, mur païen et sentier d'Ottrot.

Dimanche 9 Février. Allé assister à séance de luge et de traîneaux sur la montagne d'Obernai. Virtuosité de certains conducteurs. Nombreuses chutes amusantes sur la piste de neige. Affluence d'officiers, soldats et habitants d'Obernai.

A partir du 10 février, séjour à Obernai. Rien à signaler de particulier. Quelques séances de luge comme distraction.

2 mars 1919. Reçu télégramme annonçant naissance de Suzanne.

Parti en permission libérale.



Nicole, a sélectionné les pages de ce document pour en faciliter la lecture. Kristel Moinet, Roland Olivet et surtout Catherine Laubet ont contribué à sa mise en ligne en 2003.